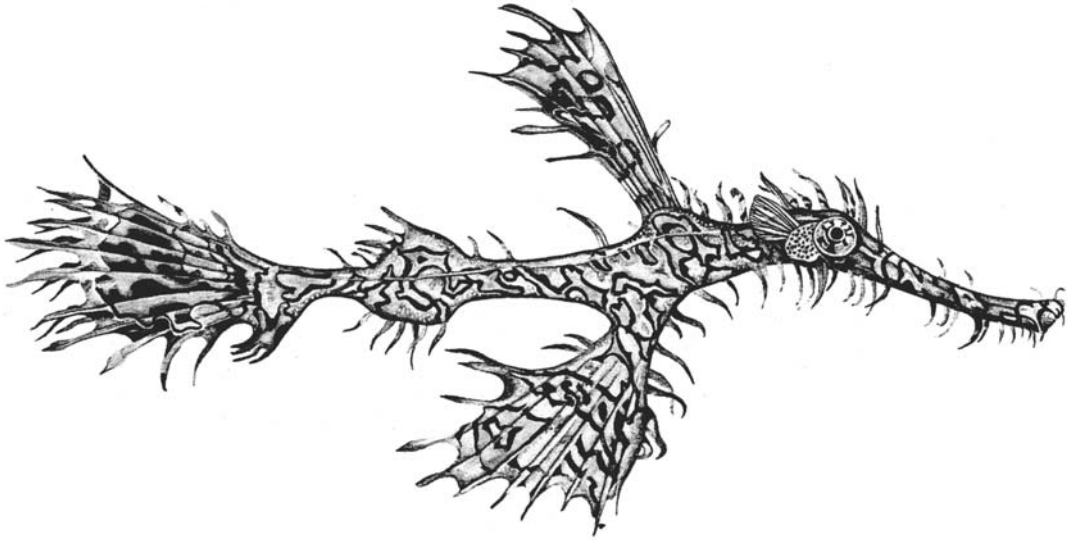
numéro spécial

Migrations

Hétérographe

Revue des homolittératures ou pas :

Numéro 8 / Automne 2012 / Prix CHF 15.– / € 10.–



Hétérographe

Revue des homolittératures ou pas :

Pas un ghetto, mais un lieu de réflexion :
Lieu est le mot central de cette démarche :
Un lieu rend visible, permet le partage,
l'échange, fait de la place :
L'écriture est un lieu, une voix, un lien :
La place publique est indispensable pour
que la voix soit entendue :
L'entrecroisement des lignes identitaires
permet d'échapper à l'enfermement :
Militer est une façon d'exister, de nommer,
de faire face au silence :

SOMMAIRE

Numéro 8 / Automne 2012
Numéro spécial : « Migrations »

Écritures

PAGE 8
LA FRONTERA / Gloria Anzaldúa
Traduit de l'anglais et de l'espagnol par Jelena Ristic et Guy Poitry

PAGE 14
TSE / Nétonon Noël Ndjékéry

PAGE 20
VIERGE JURÉE / Elvira Dones
Traduit de l'italien par Pierre Lepori

PAGE 26
MANIFESTE (Je parle pour ma différence)
Pedro Lemebel
Traduit de l'espagnol (Chili) par Guy Poitry

PAGE 32
NEW-ORAN / Jean Sénac
(avec une note de Hamid Nacer-Khodja)

Entretiens

PAGE 42
ACHILLE MBEMBE : DEVENIRS DE L'AFRIQUE
par Sylvain Thévoz

PAGE 48
YVES DE MATTEIS : HOMOPHOBIE D'ÉTAT
par Gonzague Bochud

Réflexions

PAGE 52
GUÉRIR EST UN ACTE CULTUREL / Piero Coppo

PAGE 58
DES ARABES POUR NOS FANTASMES
Mehammed Amadeus Mack

Images

PAGES 64-80
FOUAD MAAZOUZ (avec une note d'Aziz Daki)

Réflexions

PAGE 82
JEAN SÉNAC OU « L'ARDENT MAL DE CONTACT »
Marie Virolle

Lectures

PAGES 87 À 93
PASSAGES ET ANCRAGES EN FRANCE (par Guy Poitry)
NOUVELLES LETTRES PORTUGAISES / Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, Maria Velho da Costa (par Jelena Ristic)
L'ÉROUV DE JÉRUSALEM / Sophie Calle (par Sylvain Thévoz)
LETTRES / Bernard-Marie Koltès (par Eric Devanthéry)
FRAGMENTS D'INTIME / Pascale Jamoulle (par Pierre Lepori)
JE TREMBLE, Ô MATADOR / Pedro Lemebel (par Elena Jurissevich)
SHAHADA / Buhram Qurbani (par Gonzague Bochud)

ÉDITORIAL

Pierre Lepori

Nous en rêvions depuis un long moment : un numéro spécial d'*Hétérographe* consacré à l'Afrique. Mais un tel projet — une fois lancées quelques pistes — nous avait paru très vite un chemin rude, escarpé : peu nombreux sont les auteurs africains prêts à s'afficher dans une revue des « homolittératures ou pas », malaisés les contacts avec un milieu littéraire et militant qui souffre sous la chape d'une homophobie puissante et puissamment marquée par les injonctions sociales et religieuses. Mission impossible, donc ? Pas forcément, si nous abordions cette aventure en décidant de ne pas limiter notre approche géographiquement. Un regard vers le Sud, alors ? Peut-être, mais où était-il ce Sud, dans un monde traversé par les migrations, les hybridations, les métissages transculturels et transnationaux ? Pour une revue qui s'affiche clairement du côté du queer, du transversal, de l'extravaguant, il nous a semblé plus stimulant d'approcher « l'ailleurs » à la loupe de la « migrance », mouvement physique certes, mais traversé par les préoccupations de l'identité de genre, culturelles et nationales. Entre Jean Sénac et sa lutte de libération des corps et des peuples, et le Chilien Pedro Lemebel avec son manifeste gay ; entre la « vierge jurée » de l'Albanaise Elvira Dones et la frontière multiple de la *Chicana* Gloria Anzaldúa, on trouvera dans ce numéro une invitation au voyage incertain, pluriel et inquiet, où l'écriture joue souvent le rôle d'un détonateur ou d'un formidable espace de création de soi. Tandis que les articles et les entretiens (ainsi que les conseils de lectures ou de visionnements) essaient de traverser ces lieux mouvants par une réflexion qui dénonce, propose, partage, et espère toujours pouvoir bâtir un monde moins cloisonné, où la parole libère. Pour crier, avec Jean Sénac, assassiné en 1973 : « Où se trouve votre belle nation ? / Je suis sur vos langues l'écharde / Et la tumeur à vos talons ».

LA FRONTERA *TERRE DE FRONTIÈRE*

Gloria Anzaldúa

Chicana native du Texas, à la frontière entre les USA et le Mexique, lesbienne et militante qui mélange la langue anglaise des colons à l'espagnol et aux expressions indiennes, Gloria Anzaldúa (1942-2004) brasse également les genres et les styles : entre poème, pamphlet, étude ethnographique, traité d'esthétique, *cuento* et autobiographie, elle revendique une écriture « chamanique » contre la « blanche stérilité », « une entité rebelle, dotée de vie propre, une fillette précoce obligée à grandir trop vite, âpre, têtue, parsemée de morceaux de plumes, poils, branches, glaise ».

El otro México que acà hemos construido
el espacio es lo que ha sido
territorio nacional.
Este es el esfuerzo de todos nuestros hermanos
y latinoamericanos que han sabido
progresar[1]
Los Tigres del Norte[2]

« Les *Aztecas del norte* […] constituent la plus importante tribu ou nation isolée d'*Anishinabeg* (Indiens) qu'on trouve aujourd'hui aux États-Unis… Certains s'appellent entre eux Chicanos et se considèrent comme le peuple dont la véritable patrie est Aztlán [le Sud-Ouest des U.S.A.] »[3].

Vent tiraillant ma manche
Pieds s'enfonçant dans le sable
je suis à la lisière où la terre touche l'océan
où les deux se recouvrent
un léger contact
à d'autres moments et endroits un violent clash

De l'autre côté de la frontière au Mexique
raides silhouettes de maisons rongées par les vagues
falaises qui s'effondrent dans la mer,
vagues d'argent marbrées d'écume
creusant un trou sous la clôture de la frontière.

---

[1] — L'autre Mexique que nous avons construit ici / cet espace est celui qui a été / [notre] territoire national. / C'est là l'effort de tous nos frères /et des latino-américains qui ont su / aller de l'avant. (NdT)
[2] — Los Tigres del Norte est un ensemble de musique *conjunto*. (NdA)
[3] — Jack D. Forbes, *Aztecas del Norte : The Chicanos of Aztlán*, Fawcett Publications, 1973. (NdA)

Miro el mar atacar
la cerca en Border Field Park
con sus buchones de agua[4],
une résurrection pascale
du sang brun dans mes veines.

Oigo el llorido del mar, el respiro del aire[5],
Mon cœur s'enfle au rythme de la mer.
Dans la brume grise du soleil
le cri strident des mouettes affamées
l'odeur forte de la mer qui m'envahit.

Je traverse le trou de la clôture
jusque de l'autre côté.
Sous mes doigts je sens le barbelé rugueux
rouillé par 139 années
du souffle salé de la mer.

Sous le ciel de fer
des enfants mexicains shootent leur ballon de l'autre côté,
le poursuivent, entrant aux USA.

Je presse ma main contre le rideau de fer —
une clôture de treillis coiffée de barbelés
qui ondule depuis la mer là où Tijuana touche San Diego
se déroulant sur des montagnes
et des prairies
et des déserts,

---

[4] — Je vois la mer attaquer / la clôture à Border Field Park / avec ses paquets d'eau. (NdT)
[5] — J'entends les pleurs de la mer, le souffle de l'air. (NdT)

ce « Rideau Tortilla » se transformant en *Rio Grande*
coulant vers les plaines
de la Magic Valley du Texas du Sud
sa bouche se vidant dans le Golfe.

Blessure ouverte longue de 1950 miles :
divisant un *pueblo*, une culture,
dévalant le long de mon corps,
plantant des bornes dans ma chair,
elle me déchire me déchire
me raja *me raja*

C'est ma maison
ce fin tranchant de
barbelé.

Mais la peau de la terre n'a pas de coutures
La mer ne peut pas être clôturée,
el mar ne s'arrête pas aux frontières.
Pour montrer à l'homme blanc ce qu'elle pensait de son
arrogance,
Yemayá a renversé d'un souffle la clôture de barbelé.

Cette terre était autrefois mexicaine,
elle a toujours été indienne
et elle l'est.
Et le sera encore.

Yo soy un puente tendido
del mundo gabacho al del mojado,
lo pasado me estira pa' 'trás
y lo presente pa' 'delante.
Que la Virgen de Guadalupe me cuide
Ay ay ay, soy mexicana de este lado[6].

La frontière entre les États-Unis et le Mexique *es una herida abierta*[7] où le Tiers Monde frotte contre le premier, et saigne. Et avant qu'une cicatrice ne se forme, la blessure recommence à saigner, et du sang de deux mondes naît un troisième pays — une culture de frontière. Les frontières sont établies pour déterminer les endroits qui sont sûrs et ceux qui ne le sont pas, pour faire la différence entre *nous* et *eux*. Une frontière est une ligne qui partage, une fine bande sur un bord escarpé. Une terre de frontière est un lieu vague et indéfini créé par le résidu émotionnel d'une limite artificielle. C'est un état de transition continuelle. Ceux qui sont prohibés et interdits sont ses habitants. C'est là que vivent *los atravesados* : ceux qui louchent, les pervers, les queer, les gênants, les bâtards, les mulâtres, les demi-sang, les demi-morts ; enfin, tous ceux qui traversent, outrepassent, ou repoussent les limites de la « normalité ». Les gringos du Sud-Ouest étatsunien considèrent les habitants de la frontière comme des transgresseurs, des étrangers — qu'ils aient ou non des papiers, qu'ils soient Chicanos, Indiens ou Noirs. N'entrez pas, celui qui empiète sera violé, estropié, étranglé, étouffé, exécuté. Les seuls habitants « légitimes » sont ceux qui détiennent le pouvoir, les blancs et ceux qui se rangent du côté

---

[6] — Je suis un pont tendu / du monde gavache [des Pyrénées françaises] / à celui de la frontière avec les États-Unis / le passé me tire en avant / et le présent en arrière. / Que la Vierge de Guadalupe me protège / Ay ay ay, je suis mexicaine de ce côté-ci. (NdT)
[7] — est une blessure ouverte. (NdT)

des blancs. La tension contamine les habitants de la frontière comme un virus. Là règnent l'ambiguïté et l'inquiétude, et la mort n'est pas une étrangère.

> Dans les champs, *la migra*[8]. Ma tante dit « *No corran*, ne courez pas. Ils vont penser que vous êtes *del otro lao*[9]». Dans la confusion, Pedro se mit à courir, terrorisé à l'idée qu'on l'attrape. Il ne savait pas parler anglais, ne pouvait pas leur dire qu'il était américain de cinquième génération. *Sin papeles* — il n'avait pas pris son certificat de naissance avec lui pour aller travailler dans les champs. *La migra* l'emporta sous nos yeux. *Se lo llevaron*. Il essaya de sourire quand il se retourna pour nous regarder, de lever son poing. Mais je vis la honte qui lui faisait baisser la tête, le poids terrible de la honte qui ployait son échine. Ils le déportèrent à Guadalajara par avion. L'endroit le plus éloigné où il avait été au Mexique était Reynosa, une petite ville frontalière en face de Hidalgo, Texas, pas loin de McAllen. Pedro fit tout le chemin à pied jusqu'à la Vallée. *Se lo llevaron sin un centavo al pobre. Se vino andando desde Guadalajara*[10].

Traduit de l'anglais (États-Unis) et de l'espagnol (Mexique) par Jelena Ristic et Guy Poitry.

---

8 — La police des frontières. (NdT)
9 — de l'autre côté. (NdT)
10 — Ils l'ont emmené sans un centime, le pauvre. Il est revenu à pied depuis Guadalajara. (NdT)

TSE

Nétonon Noël Ndjékéry

Nétonon Noël Ndjékéry est né à Moundou au Tchad et vit actuellement en Suisse. Il collabore régulièrement au bimestriel *Carrefour de N'Djamena* et a publié trois romans (*Sang de kola* aux Éditions L'Harmattan en 1999 ; *Chroniques tchadiennes* et *Mosso* aux Éditions Infolio en 2008 et 2011).

Écrivain public, je mets mon art au service d'illettrés ou de types que tout exercice épistolaire rebute. Certains de mes clients, certes peu nombreux, me payent juste en sourires francs. Ce sont des requérants d'asile, ces damnés que les vents de l'histoire jettent par smalas entières autour du lac Léman. Toutefois, ce n'est pas par charité que je consens à rédiger gratis de barbantes lettres. J'avoue que les miaulements d'un chat de gouttière m'émeuvent bien plus que la litanie de misères que dévident ces gens-là. En général, mon prochain, moins je m'en occupe, mieux je me porte.

Seulement, il se trouve que je suis fou de Luce. C'est elle qui me sollicite pour prêter ma plume à tous ces étrangers en mal de rêve helvétique. Cette fleuriste brune aux yeux verts est le genre de fille dont on dit qu'il n'y a rien à jeter, sauf bien sûr l'emballage. Elle aurait pu devenir l'icône de n'importe quelle grande marque de prêt-à-porter. Mais, au lieu de courir les castings, elle préfère consacrer son temps libre à escorter des requérants d'asile afin de leur rendre moins ardu le bras de fer avec une bureaucratie qu'elle dit robotisée. Perfectionniste, elle s'impose, au gré des diverses vagues migratoires, d'apprendre des langues aussi exotiques que le quechua ou le ngunu juste pour être à la hauteur de sa mission.

Luce témoigne ainsi d'une générosité qui me dépasse. Et, même si je ne partage pas son abnégation, je lui concède néanmoins une sorte d'héroïsme en creux. Car je me dis qu'il faut prendre beaucoup sur soi pour supporter ne serait-ce que l'odeur de tous ces bronzés à vie. Cette seule pensée me remplit de la même nausée qui m'a pris quand mon frangin a commis son *coming out* au beau milieu d'un repas de Noël.

Une seule fois, j'ai évoqué ce dégoût en présence de Luce …

Ce jour-là, la presse rapportait les propos sagaces d'un roi nègre. Ce mec jurait que l'homosexualité a toujours été étrangère à l'Afrique noire et que ce sont les Blancs qui l'y ont introduite avec la colonisation. Comme preuve ultime, il invoquait le fait qu'avant la

conquête européenne, les langues subsahariennes n'avaient même pas prévu de mot pour désigner cette pratique et qu'elles avaient dû, sous la férule des occupants, aller en emprunter un au français, à l'anglais ou à l'arabe. Enfin, il se lançait le défi de ramener son peuple à sa pureté originelle.

Une radio lançait pile ce scoop quand Luce, flanquée d'un Noir, avait débarqué chez moi. Alors, vrai cri du cœur ou désir de réaffirmer mon credo sexuel ?... Toujours est-il que je saluai l'avènement proche de cette Afrique enfin rendue à son innocence. Puis j'exprimai mon intention d'aller y demander l'asile afin d'échapper aux haut-le-cœur que m'infligeait la sacro-sainte tolérance occidentale.

À peine m'étais-je tu que Luce faillit suffoquer. Voilée d'une pâleur de plâtre, elle voyait rouge. J'eus si peur d'avoir à jamais perdu son estime que je me hâtai de jurer qu'il s'agissait d'une simple blague. Elle me perfora du regard avant de me jeter un sec « J'aime mieux ça ! » En silence, je louai le ciel de m'en être tiré à si bon compte.

Aussitôt, la bêtise de ma sortie me zébra la conscience. Comment aurais-je bien pu tenir en Afrique, moi que la proximité des bougnoules tout comme le voisinage des gays condamnaient à vomir mon dernier repas ?

Puis le Noir, qui comprenait le français, intervint dans son patois. Luce me traduisit son babil d'une traite : la vérité n'est l'enfant ni du jour ni de la nuit. Je trouvai ce dicton si nul que je renonçai d'emblée à le méditer. Du reste, mon estomac ne m'en laissa pas le loisir. Je dus aller confier à la chasse d'eau l'entier de la collation que je venais d'avaler.

À mon retour des vécés, je suggérai à Luce de revoir notre façon de travailler avec ses protégés. Au motif d'épargner à ceux-ci le voyage jusque chez moi, je l'incitai à enregistrer dorénavant leurs messages sur dictaphone. Puis, munie juste de l'appareil, elle viendrait seule me retrouver. En opérant ainsi, nous serions plus

efficaces, car nous aurions les salamalecs en moins. Luce accepta d'autant mieux mon offre qu'elle était assortie d'une gracieuse mise à disposition du magnétophone.

Avec cette ruse, j'atteignais deux de mes buts secrets. Primo, je m'évitais tout contact direct avec les métèques. Deuxio, je m'aménageais des tête-à-tête avec une fille que je comptais initier bientôt au bouche-à-bouche. Que pouvais-je rêver de mieux ?

Depuis, le dictaphone tient dûment ses promesses. Mais, s'il nous permet bien de nous revoir souvent entre quatre yeux, Luce et moi, il ne nous a pas rapprochés autant que je l'espérais. En effet, celle-ci ne cesse de baliser nos relations à coups de « Je t'aime bien » ou « Restons bons amis ». Et me voilà écartelé entre deux options : laisser venir les choses ou leur donner de suite un coup de pouce. Avec l'une, le plaisir que le parfum de Luce m'aide à prendre en solitaire après chacune de ses visites suffira-t-il à brider longtemps mon impatience ?... Avec l'autre, ne risque-t-elle pas de me larguer une fois pour toutes ?... Mué en balancier, mon cœur me laboure la poitrine.

Ce soir, j'ouvre ma porte et Luce me tombe dans les bras. Je me tends telle une corde de pendu. Hou là, là ! Elle pleure en plus. Comme elle ne fait jamais rien dans le laid, même ses sanglots ont quelque chose de capiteux. Ils se sont accordés à mon pouls et me peuplent l'âme d'étranges friselis. Mais, nom de bleu ! Pourquoi ces larmes ici et maintenant ?... Aurait-elle enfin réalisé le temps qu'elle a fait perdre à notre amour ?... Ce qu'elle me glisse à l'oreille achève de me déboussoler :

– Mba vient d'être expulsé.

– Le mec qui parle par paraboles ?

– Oui, lui-même. Il t'a laissé un message vocal.

– Sympa qu'il ait pensé à moi !

Luce s'écarte de moi, enclenche le dictaphone et se met à me traduire le flot qui en fuse :

« Avant la colonisation, le sort du peuple ngunu était régi par le tse. Ce rite se veut la première mort, puis la renaissance de l'individu. Il permet à l'enfant de passer de l'âge tendre à l'âge adulte. Après l'avoir subi, chaque initié, supposé avoir tout oublié de sa vie antérieure, en revient doté d'un nouveau nom. Il est dès lors jugé apte à se marier. Cependant, si le tse emporte en brousse tous les membres de chaque génération (filles au levant, garçons au couchant), il ne les rend jamais tous à leurs familles respectives. Certains sont portés disparus. Les maîtres d'initiation expliquent juste qu'ils n'ont pas mérité une seconde mort. Mais, à y réfléchir, on s'aperçoit vite que les exclus de la « renaissance » sont toujours des inadaptés, notamment des gosses efféminés, hommasses ou attirés par des partenaires de leur propre sexe. Voilà comment l'empire précolonial ngunu a rayé l'homosexualité de ses réalités comme de son vocabulaire.

Longtemps limité à son cirque folklorique, le tse reprend aujourd'hui du poil de la bête. ‹ Retour aux sources ›, ‹ Renaissance ›, ‹ Révolution culturelle › : dans ces coquilles vides se fourbissent des politiques visant à le relancer à plein régime. C'est ce qui autorise le président Bunga à dire qu'il ramènera bientôt notre peuple à sa pureté originelle.

Moi-même, Mba, j'ai fui mon pays pour vivre enfin en accord avec ce que je ressens. Mais mon éducation tribale m'a inculqué une telle honte de mes envies essentielles que, même ici en Europe, je n'ose pas assumer ma vraie nature, moins encore la revendiquer. Si je rompais le tabou, le premier Ngunu de passage me tomberait dessus. Mes propres frères, les autres requérants d'asile africains, seraient trop contents de laver dans le sang l'affront que j'aurais infligé à tous les Noirs. Alors je me tais. Et ce silence même m'étouffe à petit feu. Je sais que si je le brisais j'ajouterais un atout de poids au recours introduit contre mon expulsion. Mais c'est si douloureux de trahir son enfance !

Comment nous qui subissons encore tant de déni d'humanité avons-nous pu réduire une part de nous-mêmes à tant d'inhumanité ?

J'ai tenu à me confier à Luce et à toi. À elle, car je lui dois la vérité sur ce que je suis. À toi, car tu m'as blessé avec ton idée d'aller demander l'asile en Afrique. Oseras-tu toujours ce rêve sachant que je retourne chez moi pour me livrer au tse sans espoir d'en revenir ? »

Luce se remet aussitôt à chialer. Je reçois ses sanglots comme autant d'appels du pied. Je l'enlace de nouveau, prêt à aller goûter au rouge de ses lèvres. C'est alors que je l'entends lâcher entre deux spasmes :

– Si j'étais ngunu, je n'aurais pas non plus le droit de renaître.

J'ai un violent tremblement de cœur. Puis, c'est le trou noir.

VIERGE JURÉE

Elvira Dones

Dans les montagnes de l'Albanie, la femme n'est que l'ombre de l'homme : pour s'occuper d'un oncle mourant et se soustraire au mariage forcé, Hana Doda décide de devenir « vierge jurée » ; en suivant une tradition ancestrale, elle se transforme en homme. Mais quatorze ans après, en quête de son corps de femme, elle n'a d'autre choix que l'émigration vers l'Amérique, où une partie de la famille l'attend. Elvira Dones écrit en italien et albanais ; native de Tirana, elle vit entre le Tessin et les États-Unis. *Vergine giurata* a été publié chez Feltrinelli en 2007.

(2001)

Elle se précipite aux toilettes de l'aéroport, se jetant sur un lavabo. Dans la glace, le visage est anguleux. Hana déplace le regard sur un homme qui attend d'entrer dans l'un des cabinets. D'autres, nonchalants ou précipités, se délestent dans les vespasiennes. La porte d'entrée s'ouvre et se referme au rythme irrégulier des pas de voyageurs.

Hana respire fort, dans l'espoir de dominer la panique. La famille l'attend à la sortie. Il y a Lilia, la cousine, sa fille de treize ans Jonida — que Hana connut au berceau — le mari et père Shtjefën et d'autres gens du village, ayant immigré des années auparavant : « orgueilleusement américains », comme ils lui ont écrit dans des lettres à la syntaxe branlante. Ils viennent de différents comtés d'un État appelé Maryland, et de Virginie, et de Pennsylvanie, mais aussi d'un autre État appelé Ohio.

Hana a passé longtemps devant la carte des États-Unis, mais son imagination s'est liquéfiée face à tant d'espace irréel. L'Amérique est un pays immense. Elle, elle a vécu dans un village de deux cent quatre-vingts âmes.

Sors, maintenant, se dit-elle presque à voix haute, sors et sois un homme.

C'est cela que le clan attend. Ils veulent voir ce qu'ils ont laissé derrière : un jeune homme terni par le poids du devoir, un parent très cher, même s'il était un peu étrange. L'arrivée de Mark devrait les rapprocher des montagnes, du parfum du crottin, du crépitement des armes à feu, de la trahison, des chansons, des blessures, de la bestialité, des fleurs, de la séduction des chemins de pierre qui t'invitaient à te jeter par les ravins, de l'amour.

Hana bouscule ses pensées. Les toilettes du Dulles International Airport sont si réelles, si concrètes, et elle se sent tellement étrangère là-dedans. Il faut deux testicules pour affronter tout cela,

pense-t-elle, deux gros testicules qu'elle n'a pas. Et même plus. Et pourquoi les testicules, pourquoi ? Pourquoi moi ?

Sors de ces toilettes, elle se dit, sors d'ici, merde !

« Vous avez besoin de quelque chose, Monsieur ? » demande une voix à sa gauche.

Elle se retourne. C'est un gamin, quatorze ans environ. Quinze, peut-être, seize.

« Vous allez bien ? » il insiste, dans un anglais qui lui semble plus familier.

Hana avale, sourit, redresse le torse appuyé contre le lavabo. Elle dit qu'elle va bien, remercie, semble presque s'excuser.

Le gamin la regarde, moins sûr qu'avant. Un homme — il doit être le père, la ressemblance est flagrante — sort d'un des cabinets, il s'approche de son fils, lui pose une main sur l'épaule.

« Tout va bien, Hikmet. »

Le gamin n'a rien de turc sur le visage, ni d'arabe, il est presque blond. Le père, au contraire, a un visage lisse, mais ses traits sont burinés et foncés.

« Ce monsieur ne va pas très bien », dit Hikmet.

Hana fait non de la tête, elle poursuit : « Hikmet ? C'est un très beau nom. Turc, n'est-ce pas ? »

Le trouble de cet inconnu ne touche pas l'homme.

« Vous le savez comment ? »

« Je suis albanais »

L'espace d'un moment, l'autre accorde une parcelle précaire de confiance, grâce au mot « Albanais », puis le doute pointe à nouveau.

« Arnavut » dit-il en turc.

« Albanian » rétorque Hana.

« Nous vivons à Londres. Je viens souvent aux États-Unis, pour affaires, et cette fois j'ai amené Hikmet avec moi. »

Elle ne sait que dire. L'indigence de son anglais la paralyse.

Le gamin est presque sur le seuil.

« Donc, vous allez bien », dit le monsieur, en effaçant le point d'interrogation.

Hana acquiesce.

« Bonne chance. »

« À vous aussi. »

Père et fils sortent.

Du temps passe avant qu'elle ne se décide à affronter sa famille. Elle sort des toilettes comme un condamné à mort, comme un crétin dans un moment de lucidité.

Des bras brassent l'air, elle entend une voix de femme hurler : « Oncle Maaaaark ».

(1986)

Elle arrive chez elle le jour d'après, trempée de neige et de fatigue. Elle retrouve son oncle Gjergj blême comme un chiffon, il n'a pas fermé l'œil. Il la regarde comme un fantôme, ne pose pas de questions, mais tapote avec sa canne le mur en pierre, la table, plusieurs fois, avec la force d'une fourmi. Elle ne peut pas voir son visage, il s'est recroquevillé dans un coin de la pièce, la tête enfouie dans la poitrine.

Le jour suivant, Hana se met à fouiller dans les habits de Gjergj, tout en se demandant ce qu'elle est en train de faire. Elle trouve son costume traditionnel, l'enfile, et elle continue de se poser la même question. Elle enroule comme elle peut les pantalons sur sa taille. Elle cherche à les fixer en serrant fortement le ruban de laine rouge. *Qu'est-ce que tu fais ?* Elle fixe la paroi devant elle. Elle sourit à la pierre, elle est triste pour elle, car personne n'a jamais embrassé

cette pierre. Elle pose son front dessus, se repose un moment.

Quand elle descend et se présente devant Gjergj habillée en homme, il en perd la parole. Le menton bouge, d'un coup, la mâchoire serrée ne l'aide pas à retenir son émotion.

Nous sommes le 6 novembre 1986.

Hana griffonne la date sur la paroi de la chambre d'amis, il lui faudra une bonne heure pour arriver à bien la graver.

Quand elle a fini, elle revient vers oncle Gjergj. Il lui tend le fusil. Elle le prend dans les mains. L'examine. Il appartient à six générations d'hommes du clan Doda. Gjergj l'a huilé pendant trente-six ans. Hana reste debout, empruntée. Et maintenant, se dit-elle, maintenant ? Maintenant rien. Il y a le rien. Il est quelle heure en ce moment à Paris ? Elle va devoir s'asseoir comme un homme, croiser les jambes, elle va devoir fumer une des pipes de Gjergj. Elle observe la taille de ses jambes, sous le pantalon, on dirait une coccinelle. Pour éviter de s'asseoir comme un homme, elle reste debout.

« Tu es sûre de ce pas, ma fille ? »

« Je vais m'appeler Mark. Je serai Mark Doda ».

Le jour d'après, la nouvelle se répand, le village de Rrnajë devient un bruissement de stupeur. Les hommes vont désormais la saluer comme un homme et les femmes vont éviter son regard.

Traduit de l'italien par Pierre Lepori.

MANIFESTE

(Je parle pour ma différence)

Pedro Lemebel

Né à Santiago du Chili en 1955, Pedro Lemebel est un plasticien et auteur engagé, à la veine humoristique, qui retravaille les thèmes de la liberté et de la marge dans une perspective queer. Son seul roman traduit en français est *Je tremble, ô Matador* (Denoël, 2004, voir notre chronique dans le cahier « Lectures » de ce numéro). Ce *Manifeste* a été lu à Santiago du Chili en septembre 1986 comme intervention lors d'une action politique de la gauche (ensuite publié dans le volume *Loco afán. Crónicas de sidario*, Santiago, LOM, 1996).

Je ne suis pas Pasolini demandant des explications
Je ne suis pas Ginsberg expulsé de Cuba
Je ne suis pas un pédé déguisé en poète
Je n'ai pas besoin de déguisement
Voici mon visage
Je parle pour ma différence
Je défends ce que je suis
Et je ne suis pas tellement bizarre
L'injustice me soûle
Et je me méfie de cette *cueca*[1] démocratique
Mais ne me parlez pas du prolétariat
Parce qu'être pauvre et pédé est encore pire
Il faut être plein d'âpreté pour le supporter
C'est offrir un rodéo aux petits mâles du coin
C'est un père qui te hait
Parce que le fils fait des ronds de jambe
C'est avoir une mère aux mains tailladées par le chlore
Vieillies par le ménage
Te berçant quand tu es malade
Suite à de mauvaises habitudes
Par malchance
Comme la dictature
Pire que la dictature
Parce que la dictature passe
Et arrive la démocratie
Et juste derrière le socialisme
Et alors ?
Que feront-ils de nous, camarades ?
Est-ce qu'ils nous entortilleront dans des ballots
à destination d'un hôpital cubain pour sidéens ?
Ils nous mettront dans quelque train de nulle part

---

[1] — Danse traditionnelle chilienne.

Comme dans le bateau du général Ibáñez[2]
Où nous apprîmes à nager
Mais personne n'arriva sur la côte
C'est pourquoi Valparaíso éteignit ses lumières rouges
C'est pourquoi les guinguettes
Offrirent une larme noire
Aux gais poissons arc-en-ciel dévorés par les crabes
Cette année que la Commission des droits de l'homme
ne commémore pas
C'est pourquoi, camarade, je vous le demande
Le train sibérien de la propagande réactionnaire
Existe-t-il encore ?
Ce train qui passe dans vos pupilles
Quand ma voix se fait trop douce
Et vous ?
Que ferez-vous de ce souvenir d'enfance
Quand on se branlait et tout le reste
Pendant les vacances à Cartagena ?
Le futur sera-t-il en noir et blanc ?
Le temps en nuit et jour ouvrable
sans ambiguïtés ?
N'y aura-t-il pas un pédé dans un coin quelconque
déséquilibrant le futur de votre homme nouveau ?
Vont-ils nous laisser broder d'oiseaux
les drapeaux de la libre patrie ?
Le fusil je vous le laisse à vous
Qui avez le sang froid
Et ce n'est pas de la peur
La peur m'a quitté

---

[2] — Carlos Ibáñez del Campo (1877-1960), dictateur chilien, lié aux fascistes et aux nazis dans les années 1930. À son arrivée au pouvoir en 1927, il se lança dans une féroce répression, aussi bien contre les opposants politiques que contre les homosexuels qu'il faisait noyer au large de Valparaíso.

En arrêtant les couteaux
Dans les caves à sexe où j'allais
Et ne vous sentez pas agressé
Si je vous parle de ces choses
Et si je vous regarde le paquet
Je ne suis pas hypocrite
Les nichons d'une femme
ne vous font peut-être pas baisser les yeux ?
Vous ne croyez pas
que seuls dans la sierra
une petite idée allait nous venir à l'esprit ?
Quoique ensuite vous me détestiez
De corrompre votre morale révolutionnaire
Avez-vous peur que la vie s'homosexualise ?
Et je ne parle pas de la mettre et de la retirer
Et de la retirer et de la mettre uniquement
Je parle de tendresse, camarade
Vous ne savez pas
Combien il est difficile de rencontrer l'amour
Dans ces conditions
Vous ne savez pas
Ce que c'est que de porter cette lèpre
Les gens gardent leurs distances
Les gens comprennent et disent :
Il est pédé mais il écrit bien
Il est pédé mais c'est un bon ami
Super-sympa
Je ne suis pas sympa
J'accepte le monde
Sans lui demander cette sympathie
Mais peu importe ils rient
J'ai des cicatrices de rires dans le dos
Vous croyez que je pense avec les fesses

Et qu'au premier cuisinage par le Renseignement
J'étais prêt à tout lâcher
Vous ne savez pas que la virilité
Je ne l'ai jamais apprise dans les casernes
Ma virilité c'est la nuit qui me l'a enseignée
Derrière un pilier
Cette virilité dont vous vous vantez
On vous l'a mise dans le régiment
Un bidasse assassin
De ceux qui sont encore au pouvoir
Ma virilité je ne l'ai pas reçue du parti
Parce qu'on m'a rejeté avec de petits rires
Bien des fois
Ma virilité je l'ai apprise en participant
À la dureté de ces années
Et on s'est moqué de ma voix efféminée
Criant : *Il va tomber, Il va tomber*[3]
Et même si vous criez comme un homme
Vous n'avez pas réussi à le faire partir
Ma virilité ce fut le bâillon
Ce ne fut pas d'aller au stade
Et de me battre à coups de poing pour le Colo Colo[4]
Le football est une autre forme d'homosexualité cachée
Comme la boxe, la politique et le vin
Ma virilité fut d'avaler les moqueries
De bouffer de la rage pour ne pas tuer tout le monde
Ma virilité c'est de m'accepter différent
Être un lâche est beaucoup plus dur
Je ne tends pas l'autre joue
Je tends mon cul, camarade

---

[3] — Slogan scandé par les manifestants anti-Pinochet dans les années 1980.
[4] — Club de football basé dans le quartier de Macul à Santiago du Chili.

Et ça c'est ma vengeance
Ma virilité attend patiemment
Que les machos se fassent vieux
Parce qu'à ce niveau du parti
La gauche trafique son cul flétri
Au Parlement
Ma virilité fut difficile
C'est pourquoi je ne monte pas dans ce train
Sans savoir où il va
Je ne vais pas changer pour le marxisme
Qui m'a rejeté tellement de fois
Je n'ai pas besoin de changer
Je suis plus subversif que vous
Je ne vais pas changer uniquement
Parce que les pauvres et les riches
À d'autres avec ça
Ni parce que le capitalisme est injuste
À New York les pédés s'embrassent dans la rue
Mais cet aspect je vous le laisse à vous
Qui tenez tellement
À ce que la révolution ne soit pas complètement pourrie
À vous je vous adresse ce message
Et ce n'est pas pour moi
Je suis vieux
Et votre utopie est pour les générations futures
Il y a tant d'enfants qui vont naître
Avec une petite aile brisée
Et je veux qu'ils volent camarade
Que votre révolution
Leur donne un morceau de ciel rouge
Pour qu'ils puissent voler.

Traduit de l'espagnol (Chili) par Guy Poitry.

NEW-ORAN

Jean Sénac

Auteur majeur de la littérature algérienne de langue française, assassiné en 1973, Jean Sénac a laissé une œuvre poétique imposante, traversée par les thèmes de la bâtardise, de l'homosexualité et de la lutte pour la décolonisation de son pays. Galeriste, peintre et poète, il a écrit un seul roman autobiographique (*Ébauche du père*, chez Gallimard). « New-Oran » est un des rares textes en prose inédits de cet auteur hors norme (voir également la « Note » en fin de texte et l'article de Marie Virolle, dans le cahier « Réflexions » de ce même numéro).

L'impasse de l'Espoir débouchait sur un terrain vague où les américains achevaient d'aménager leur camp. De sa fenêtre, Jean pouvait observer le va-et-vient des camions militaires. Par groupes de quatre ou cinq, les soldats déchargeaient les grosses caisses de matériel. Certains portaient ce drôle de petit chapeau en toile imperméable, à bord relevé, qui leur donnait un air bon enfant et les rendait tellement sympathiques aux filles. Autour d'eux, les badauds commentaient la manœuvre du geste ou du regard tandis que les gamins formaient une cour pépiante. Des vieillards, attentifs, suivaient chaque mouvement d'un œil sceptique, comme s'ils condamnaient avec indulgence ces nouvelles méthodes de travail ; l'un d'eux se rapprochait parfois de son voisin et, dans un sourire geignard, « de notre temps » soupirait-il, puis, sans en dire plus long (ils se comprenaient, n'est-ce pas ?) reprenait son guet. Des gosses, des adolescents, venus de tous les coins du quartier, tournaient autour des camions, grimpaient sur les marchepieds, couraient, sautaient, ou s'accrochaient aux fils de fer barbelé qui clôturaient le camp. Ils criaient, s'interpellaient en riant ou se précipitaient comme de petites bêtes féroces, dressés les uns contre les autres, hurlant, jurant, usant des coudes et des poings, pour attraper les cigarettes ou le paquet de chewing-gum qu'un soldat désœuvré s'amusait à lancer en l'air.

Les américains avaient beau s'affairer, on avait l'impression qu'ils jouaient là en amateurs une partie très distrayante sur un damier dont ils connaissaient mal l'ordonnance, un jeu qu'ils trouvaient peut-être follement gai mais qu'ils prenaient au sérieux parce qu'il entrait dans cette suite logique de mouvements qui les avait amenés de leur appartement confortable à ce pays baroque et qu'ils appelaient la guerre, donnant à ce mot un arrière-goût de camping et de retraite aux flambeaux. Les gosses avaient raison d'être en confiance avec ces grands athlètes sentimentaux ; ils s'émerveillaient les uns des autres avec une réciproque naïveté, et le même cynisme. Jean se sentait attiré vers ces êtres solides, qu'il imaginait sains, d'une tendresse brutale et régulière. Confusément, il distinguait en

lui ce besoin obsédant de participer à la fête de ceux qui vivent à pleins sens, sans compliquer leur plaisir ni s'absorber en d'infinies et délicates précautions. Ces étrangers, lâchés dans un pays de lumière cruelle qu'ils essayaient de comprendre pour mieux en jouir, allaient peut-être lui apporter ce qu'il attendait depuis si longtemps : une prise d'être directe, sans mesure, l'affirmation d'une fraternité. « Avec des idées pareilles, tu tourneras mal. » C'est tout ce qu'on trouvait à lui répondre quand il dévidait son cœur à la recherche d'un équilibre. Oui, des rêves incohérents, une course éperdue, un mythe vertigineux et ce goût d'absolu qui l'entraîne aux pires excès ! Ses copains avaient raison, ils avaient mille raisons, et toujours les meilleures, les plus raisonnables. « Avec des idées pareilles ». Ils l'engueulaient tout le temps, mais pas un seul n'avait offert un bras pour qu'il s'appuie, se repose un peu avant les marches exténuantes qui pourraient le sauver. Ils arrangeaient tout avec des conseils, des mots, des mots. Ils refermaient derrière lui sa solitude avec une belle poignée de main. Ils ignoraient le mépris, mais leur arme était plus cruelle : une indifférence affectueuse. On l'avait catalogué une fois pour toutes : un original, un rêveur, un type à part, très chic d'ailleurs, et formidable ! Tout ce qu'il fallait pour l'exiler. Même Christian n'avait pas compris — bien sûr, il n'y avait rien à comprendre. Christian… Tant de choses les unissaient : le collège, les beaux-arts, la pauvreté, une même soif d'évasion, le même enthousiasme pour les poètes et le même dégoût pour ceux qu'ils appelaient « les matérialistes ». Avec ça dans un même sac, on peut faire un bon bout de chemin ensemble. Ces heures-là étaient sans doute les plus belles de son adolescence. Ces discussions à n'en plus finir sur le banc du square, leur banc, ces pactes secrets qui devaient les lier pour la vie, habitants d'une même ville, chevaliers d'un même idéal, et puis, plus tard, ces jeunes filles qui viendraient, les mariages, témoin, garçon d'honneur et la belle villa, quatre cœurs un même battement la belle amitié ah merci mon dieu et tout le saint frusquin. Nous étions pourtant sincères, et nous le sommes encore, mais le beau

fiasco n'est-ce pas ? O Christian, je sais bien, nous demandions trop à la terre, mais quoi… Un américain venait de lancer son drôle de petit chapeau dans un groupe de gosses. Il riait. Les gamins se battaient, s'insultaient, s'arrachaient le chapeau. Une mêlée de rugby. Le plus malin, ou le plus fort, le rapporta, essoufflé, dépeigné, les joues brûlantes, au soldat qui rit de plus belle et lui jeta une grosse barre de chocolat. Jean sourit, irrité, attendri. Sa grand-mère conservait toute l'après-midi une tablette de chocolat Meunier dans la poche d'un de ses nombreux jupons. Quand elle la lui donnait, pour le goûter, à la sortie de l'école, ce n'était plus qu'une masse pâteuse, informe, qui sentait la transpiration. Mais sa grand-mère est morte il y a six ans. Ce jour-là il avait assisté au lever du soleil pour la première fois et il fut tout heureux. Le soir il avait pleuré plusieurs heures, pour la première fois aussi, et il avait compris qu'il ne pourrait jamais plus rien retenir, puisqu'on lui arrachait sa grand-mère, jamais plus rien empêcher. On le plaignit beaucoup. « Pauvre petit ». Un jour on dira : « Pauvre type ». Il sera toujours « pauvre quelque chose », et il se sent si riche, le « très gentil », lui qui se veut le très puissant. Il raconte tout, il laisse tout paraître, il s'extériorise, il ne peut rien garder dans un coin d'ombre quand il souffre, et ça plaît beaucoup aux autres. Puisqu'on le prend toujours en pitié — de loin, avec des phares — autant jouer à fond la vérité comme une comédie, jouer une vérité spectaculaire. Il apprend à jouer sur un cadavre, un soir de printemps. Il ira loin et il sera sincère. « Avec des idées pareilles ».

Tandis qu'il sautait ainsi d'une image à l'autre comme un écolier sur les pierres d'un ruisseau, il regardait avec insistance un soldat noir, un chauffeur sans doute, qui, assis sur le bord du trottoir, s'appliquait à tailler un morceau de roseau, tout en sifflant. « Perdido Street blues ». Jean aimait beaucoup cet air. Un des meilleurs Armstrong à son avis. Par jets réguliers, cette musique entrait en lui, le ramenait en arrière, prenait le visage d'une fille, pas très belle mais tellement amusante, s'insinuait dans son esprit, pressait la

gorge, et s'échouant sur les lèvres, les allongeait pour repartir à nouveau, en écho cette fois. Jean sifflait à son tour. L'américain leva la tête, regarda à droite, à gauche, sans s'arrêter de siffler, puis reprit son occupation. De la pointe de son canif, il creusait minutieusement des trous dans le roseau, comme pour en faire une flûte. Jean poussa plus fort sur ses notes. Le nègre s'arrêta, regarda à droite ; son visage n'eut pas le temps de tourner à gauche : il venait de découvrir Jean devant lui, à une quinzaine de mètres, encadré dans la fenêtre. Il le fixa gravement, se remit à siffler, toujours le même air. Jean ne le lâchait pas. Amusé, il accéléra le rythme. Jean le suivit. Il s'arrêta. Jean continua quelques secondes puis s'arrêta à son tour. Le nègre reprit, s'arrêta, reprit encore, poursuivant ce jeu auquel Jean se prêtait avec malice. Ce fut bientôt un duo avec ses vannes tumultueuses. Jean s'était assis sur le rebord de la fenêtre de manière que l'américain pouvait le distinguer nettement ; il avait mis sa main droite dans la poche de son pantalon, et légèrement gonflait l'étoffe, puis, comme s'il se grattait, amplifia son geste, lui donnant un rythme précis, saccadé, obscène. L'américain s'arrêta de siffler ; il ne pouvait pas ne pas avoir remarqué le manège de Jean ; il le fixa quelques secondes, grave, enfin se détendit et sourit largement, découvrit ses dents d'un blanc remarquable. Jean en fut bouleversé. Le soldat dut le sentir : il se leva, fit quelques pas en avant. D'un tour de reins, rapide, Jean rentra dans la pièce et ferma les volets. Il était désemparé, livré à quelque instinct brut mais très pur qui l'effrayait et fouettait sa chair de grandes lames régulières. Il alla vers la porte et l'entrebâilla. Le soleil déferla à gros bouillons sur chaque objet, libérant le prodigieux ballet des poussières. Dehors, l'américain ne cachait pas son étonnement : les bras flasques le long de son grand corps musclé qui tirait sur son uniforme et tendait la toile, debout, il observait en clignant les yeux, cette maison qui s'était soudain fermée comme une gifle et maintenant reprenait son appel. Il fit une moue, se balança sur ses jambes, puis, d'une allure décidée, traversa la rue et se dirigea vers Jean qui d'un coup sec ferma la

porte. Lentement, sûrement, la clé fit ses deux tours. Jean avait peur. Mais il était fier d'avoir réussi à intriguer cet homme, à l'émouvoir peut-être. Lorsqu'il sentit sa présence derrière la porte, il regarda par le trou de la serrure ; il vit un tricot kaki tendu sur une peau noire, velue, qui semblait aussi dure et polie que la poignée de cuivre. Tremblant, il retenait son souffle, inquiet et ravi à la fois. Il courut à sa table, arracha une page de cahier, griffonna quelques mots dans un mauvais anglais, plia la feuille et la fit passer sous la porte. À l'extérieur, l'américain devait se pencher pour la ramasser. Une ombre joua, imprécise, changeant les nuances de l'atmosphère. Comment allait réagir cet homme devant une aussi folle histoire ? « *I don't want to do that you think. But I want a friend for explain me how to do with a girl. I am young and I have never gone with a girl. Can you explain me some things and so help me? Will you be my friend ?* » Jouer au puceau avide de conseils pratiques pour rencontrer une fille et recherchant un ami pour les lui donner, ne manquait déjà pas de ridicule, mais s'adresser à un inconnu en utilisant des procédés aussi insolites, voilà qui corsait l'affaire. L'étranger aurait vite fait de démonter ce mécanisme puéril, par trop cousu de gros fil, et d'en rire ou bien de manifester sa colère. Jean n'arrivait plus à délimiter les domaines confondus de la candeur monstrueuse et du vice. Une logique scandaleuse le forçait à agir ainsi, à utiliser cette loi des détours avec une confiance effarante, une pureté invraisemblable qui l'empêchaient de croire au danger et justifiaient son comportement dans un climat aussi étrange. S'il ignorait chaque fois le déroulement de ses actes et le visage qu'ils prendraient, du moins il était sûr de leur issue, de leurs prolongements et cela lui suffisait. Il avait la foi, la foi insolente d'un enfant de seize ans, et il savait que l'homme est toujours maître de sa conscience et de sa vie, à condition de les prendre ouvertement en charge. On lui avait assez reproché cet orgueil pour qu'il le revendique comme une de ses vertus, rudement acquise et préservée. « Avec des idées pareilles », « c'est insensé ». Toujours le même refrain. Mais s'il se sentait tous

les droits certains jours de haute conquête, il ne perdait pas de vue cette énorme vérité que ses amis méconnaissaient en le jugeant : le respect des droits de chacun et les limites de l'exigence.

– « OK. Will you open, please ? » Derrière la porte, l'américain chuchotait une réponse. Farce ou drame, les rôles sont identiques. On les répète en plein soleil ou dans la cave d'Eurydice. Et la plaie sourit au passant. Jean fut soudain libéré, lavé. Une joie terrible et cassante poussait en lui ses rameaux durs. Comme cette voix lui semblait émouvante, douce apaisante, venue d'un de ses rêves sur un simple signe du doigt ! Il ouvrit. « Entrez », dit-il en français. Il se reprit : « Come in ». Il souriait. Pour lui, l'américain n'avait plus de visage et pourtant il détaillait amoureusement ses traits, comme s'il les caressait du doigt ; lèvres, nez, yeux, tout cela n'était plus qu'une présence chaude, réconfortante, anonyme, une abstraction qui prenait poids et lui rendait son équilibre. Il fit asseoir l'américain et lui offrit à boire :

– Vino ?

– Aô yes, good ! Thanks.

Ils parlèrent longtemps face à face. Jean prononçait mal l'anglais, il cherchait ses mots avec difficulté, les voulait pleins et justes, capables du maximum de vérité. Penché en avant, les coudes appuyés sur ses genoux écartés, les mains pliant et dépliant la feuille que Jean lui avait passée sous la porte, le nègre raconta des histoires belles et tristes comme nous en suons à longueur de journée, à longueur de misère, des histoires toujours les mêmes qui déchirent la gorge et font briller les yeux. Il souriait parfois, avec une douceur extrême. Au début, Jean avait évoqué des lieux communs tirés des magazines : Harlem, Father Divine, Joë Louis, Marian Anderson, tout un décor hétéroclite que l'américain évitait, rejetait d'un « Aô yes » pour revenir à des notations, des impressions très humaines, très aiguës. On comprenait qu'il avait beaucoup souffert et qu'il était heureux de pouvoir le dire sans contrainte à un être qu'il ne connaissait pas et qui voulait bien l'écouter. Était-ce pour

cela que Jean avait attiré cet homme dans cette pièce sombre ? Bien sûr, non ! Et bien sûr, oui ! Comment cet entretien se serait-il passé autrement ? Entraîner l'homme vers ce qu'ils attendaient tous deux ? Mais qu'attendaient-ils ? N'était-ce pas au contraire, plus haut que tous les plaisirs, cette confiance de quelques minutes, ce contact généreux, cette rencontre d'âmes ? Tout cela pouvait paraître insensé et tout cela était bien ainsi, vertigineusement bien. Jean ne distinguait plus rien de trouble dans ses sentiments. Un grand vent calme le soulevait. Oui, c'est bien cela qu'il attendait de cet homme et cet homme l'avait compris. Grand frère ! Il aurait pu le brutaliser, exiger de lui une soumission précise à ce désir qui, à l'origine, les avait certainement poussés l'un vers l'autre. Mais Jean était tellement sûr, n'est-ce pas ?... C'est ainsi qu'on écrit des contes de fée, de ces contes qui font sourire. Mièvre, oh si mièvre, ma vérité ! Allez, jolie, c'est vous qui avez gagné quand nous attendions autre chose ! Oui, vraiment, une histoire à dormir debout, « qui ne pouvait arriver qu'à toi », « avec des idées pareilles »… Pourtant l'américain a tout de même donné à Jean une boîte de « préservatifs », par pudeur, et des conseils pour coucher avec une fille. Voilà. Il faudra bien un jour revenir à ce nègre et le rendre cruel et l'accoupler à Jean. Imaginez ce jour car il ne sera pas. Le vrai scandale est là : tous ces êtres impurs seront purs malgré eux, grâce à eux, parce que leur impureté est une pureté outrageuse et que la vie parfois s'érige dans leurs mains comme un faux sexe énorme qui n'était rien qu'un lys… L'américain sortit. Jean referma la porte.

La pièce était sombre. Un fil de soleil très mince passait entre les lames des volets clos, coupait le mur, jouait sur un vase de cuivre rouge. La main crispée sur la clé qu'il venait de tourner deux fois, Jean regardait le lit, hésita quelques secondes, puis s'y jeta à plat ventre. Lentement, lentement, un grand éclat blanc l'envahit, plaisir, fleuve et blessure. Il ne pensait à rien. Il se mit sur le dos, chercha dans la poche de son pantalon un mouchoir. Il était calme. Machinalement, il fit un signe de croix. Il remontait à la surface, au

niveau des choses qui l'entouraient, les murs, les meubles, les bibelots, doucement, comme s'il revenait d'une promenade paisible. Il s'assit sur le bord du lit, de nouveau fouilla dans sa poche. Il en tira un canif. Il l'ouvrit. Et brusquement, d'un geste nerveux, il se fit une entaille à l'index gauche, près de l'ongle. Des larmes brouillaient son regard. Le sang coulait à peine.

Il se leva et sortit. Le soleil piquait ses yeux. Des gamines jouaient à la marelle sur le trottoir, devant sa porte. Il quitta l'impasse, contourna le camp américain, s'engagea dans la ville commerçante. Les bruits de la rue, qui d'ordinaire lui semblaient confus, maintenant il les séparait, leur donnait un nom, une forme. Il détaillait les vitrines avec tendresse. Il ne voulait plus réfléchir. Voir, voir simplement ces choses faciles, bruyantes, qui répondaient à sa curiosité par une présence massive et vidée de raisonnement.

J. S. (New-Oran).

Note au texte
par Hamid Nacer-Khodja

« New-Oran » est un des très rares textes en prose inédits de Jean Sénac (1926-1973) puisqu'il ne figure pas dans le numéro « Spécial Sénac : proses inédites » de la revue *Algérie Littérature / Action* (Paris, n° 133-136, septembre-décembre 2009). La copie originale est un manuscrit dactylographié déposé à la BNA (Bibliothèque nationale d'Algérie), Alger, selon la volonté de l'auteur dans son testament en date du 2 mai 1973. De son vivant, Sénac l'avait classé parmi les feuilles manuscrites telles qu'éditées de son roman *Ébauche du père* (Paris, Gallimard, 1989) ou restées inédites puisqu'il continua à écrire ce « roman perpétuel » jusqu'en 1967. Il y a donc un désir-souhait-vœu manifeste d'intégrer « New-Oran », écrit en 1955 à Paris, dans son roman *Ébauche du père* entamé dans la même ville à compter de 1959. Un indice pourrait le corroborer : la mention du titre « New-Oran » comme un éventuel chapitre-partie-passage du roman (p. 19). Cette hypothèse n'est pas invraisemblable quand on sait que le roman tel que publié ne correspond pas à la totalité du manuscrit autographe déposé à la BNA. Notons que la même mention « New-Oran » figure comme « extrait » du texte de Sénac « La Queue au pétrole » (*Simoun*, Oran, n° 27, septembre 1957), ayant lui aussi comme thème la vie des Français après l'arrivée des Alliés (Américains et Anglais) en Algérie le 8 novembre 1942. Enfin, il n'est pas inutile de souligner la véracité du récit : le prénom Jean qui renvoie au jeune Sénac, l'impasse de l'Espoir qui est située près de la maison de Sénac (42, rue Arthur-Ranc, quartier de Saint-Eugène à Oran) et la bonne connaissance écrite de l'anglais de l'auteur.

ACHILLE MBEMBE : DEVENIRS DE L'AFRIQUE

par Sylvain Thévoz

Achille Mbembe est né au Cameroun en 1957. Sa carrière académique passe par la France et les États-Unis, l'Afrique du Sud. Ses ouvrages portent principalement sur l'Afrique dans sa dimension sociale et politique. L'angle critique qu'il adopte éclaire les représentations et procédés de constructions de l'Autre en lien avec les imaginaires sociaux, politiques, économiques et sexuels. Il décrypte et décape les mécanismes à la base des politiques de dominations.

Que ce soit dans vos ouvrages *De la postcolonie* ou *Sortir de la grande nuit*, vous faites une critique radicale de la pensée totalisante qui construit l'Autre selon ses fantasmes et besoins propres. Vous vous en prenez à une conception de l'Afrique comme espace unifié. Comment vous-même envisagez-vous cet « espace Afrique » ?

En réalité, je parle de l'Afrique en tant qu'assemblage d'espaces constamment produits sur le mode de l'enchevêtrement et de la circulation. Historiquement, deux choses caractérisent les espaces africains. Et d'abord la multiplicité. Qu'il s'agisse des formes, des institutions ou des logiques et rationalités, tout, ici, s'est toujours conjugué au pluriel. Le principe de l'Un nous est inconnu. Le polythéisme social et culturel, telle est notre signature. Il s'ensuit que la vie sociale, culturelle et institutionnelle est régie par les deux principes de la composition et de la conversion. La vie elle-même consiste à savoir composer, mettre ensemble des éléments composites, disparates, à la limite incompatibles ; puis établir des équivalences entre eux ; transformer les uns en les autres. La deuxième chose qui caractérise ces espaces, c'est la circulation. Il n'y a « d'espace Afrique » qu'en circulation, en mouvement, itinérant.

Vous avez placé le pouvoir au centre de vos ouvrages, avec notamment la question des limites de l'État et l'hypothèse d'une société civile comme contrepoids, analysant avec acuité le phénomène de la colonisation. Vous parlez d'une émasculation de l'État et d'une excision de la souveraineté dans la postcolonie.

J'évoquais un épisode historique assez particulier : celui du dernier quart du XXe siècle marqué en très grande partie par les politiques de déflation ou encore d'ajustement structurel, les guerres de prédation, l'essoufflement des nationalismes, le réveil religieux et culturel et l'apparition de nouvelles formes de luttes pour la vie. Le contexte de l'époque était celui de la fragmentation et de la dispersion du pouvoir d'État, d'une certaine démonopolisation de la violence et d'une déterritorialisation relative des ensembles hérités de la colonisation. Ces processus ont très fortement marqué la vie du continent même si leur intensité et leurs effets varient d'un pays à l'autre. Mais sont venus s'y ajouter, en ce début de siècle, d'autres facteurs de longue

durée. Ainsi, par exemple, l'intensification de l'économie d'extraction, la montée d'une civilisation urbaine inédite, la reproduction sur une échelle transnationale des classes au pouvoir depuis la décolonisation, et l'émergence d'une classe de sans-travail notamment parmi les cadets sociaux, véritable marché de viande de la phase néolibérale. Le pouvoir, dans cette constellation, est plus que jamais diffus. Il se déploie en noyaux, sous la forme de particules, dans l'instabilité. Il est devenu plus que jamais parcellaire, tandis que la souveraineté, sous sa forme classique, fait place à ce que j'ai appelé le gouvernement privé indirect.

Certains pays comme le Rwanda semblent justement avancer à marche forcée vers un modèle de développement ultra-néolibéral, décrochant au passage le nom de « Singapour africain », au risque de faire sauter des attaches sociales. Quelles conséquences cela a-t-il sur l'individu et ses liens d'appartenance ?

Le Rwanda est, à plusieurs égards, une cité-État. Mais il est également une principauté militaire dirigée par une caste d'hommes et de femmes armés. Les origines de cette principauté militaire se situent dans un meurtre quasi primordial et presque sacrificiel, le génocide des Tutsis. Mais plus que Singapour, l'État rwandais se prend pour l'Israël des Grands Lacs. Il cherche à arrimer sa légitimité dans son propre holocauste et rêve de coloniser l'est du Congo démocratique tout en évitant, pour l'heure, d'en faire sa bande de Gaza.

Dans ce contexte, comment l'homosexualité se vit-elle aujourd'hui, et dans quelle mesure est-elle devenue un enjeu politique ?

Dans les sociétés africaines antiques, l'homosexualité remplissait trois types de fonctions. Et d'abord des fonctions initiatiques au sein des sociétés secrètes, des sociétés magiques et de certains cultes, à l'exemple des cultes du phallus ; ensuite des fonctions de « fraternisation » au sein des classes d'âge ; et enfin des fonctions de libertinage. On l'oublie trop souvent, il existe en Afrique de vieilles traditions de vie libertine, avec des jeux du sexe extrêmement sophistiqués. Aujourd'hui, au sein des hautes sphères de la société, l'homosexualité continue de remplir des fonctions initiatiques. Les pratiques homosexuelles se sont répandues y compris là où la répression est avérée.

Faut-il s'inquiéter de ce que la lutte pour les droits LGBT soit en quelque sorte récupérée par l'Occident pour faire pression sur certains gouvernements africains et redouter en retour une instrumentalisation des droits LGBT par ceux-ci ?

A priori, je suis contre l'immixtion de l'Occident dans les affaires africaines, qu'il s'agisse des interventions militaires ou des pressions en vue d'adopter tel ou tel mode de vie ou telle ou telle forme de gouvernement sous le prétexte de l'universalité des valeurs. Les luttes des Africains, homosexuels y compris, doivent être définies et menées par les Africains d'abord. C'est à eux seuls de dire le cours qu'ils souhaitent imprimer à leurs vies et à leur destin. Dans ce projet, ils sont d'abord comptables à eux-mêmes. S'il y a un prix à payer, ils doivent le payer en premier. C'est à cette condition qu'ils seront maîtres de leur destin, propriétaires d'eux-mêmes, créateurs et ayants droit, et non point des substituts de la cause des autres ou des pions dans des schémas qui les dépassent. Ceci dit, il existe des formes de solidarité horizontales qu'il est utile de cultiver. Ces formes de solidarité passent par des relations de société civile à société civile. Mais la solidarité ne peut pas se substituer à la responsabilité première.

À la loi du père, vous opposez la rivalité des frères. Pouvez-vous développer ce point ?

Pour être très précis, il faudrait plutôt parler de la « loi des vieillards » et, de façon subsidiaire, de celle des pères. Je crois qu'il est possible d'interpréter une bonne partie des luttes sociales en cours en Afrique en termes d'opposition entre une classe de vieillards qui ne tiennent pas à mourir, ou en tout cas à mourir seuls, et la masse des cadets sociaux que sont les jeunes et les femmes. Pour le reste, j'évoque la « loi du père » dans le contexte des débats concernant la place de l'Occident dans le destin de l'Afrique. Des auteurs comme Valentin Mudimbe estiment qu'il est impossible pour les Africains de se dessaisir de ce qu'il appelle « l'odeur du père ». L'Occident, suggère-t-il, fait désormais partie intégrante de notre identité. Il est une part de nous-mêmes à un point tel que chercher à s'en séparer serait une forme d'automutilation. En évoquant la rivalité des frères, j'essaie pour ma part de déplacer le débat en montrant qu'aujourd'hui notre protagoniste principal n'est peut-être pas le père d'il n'y a pas si longtemps. Mais que nous sommes devenus nos propres protagonistes.

Quelle est l'importance de l'organe mâle dans l'imagination sociale africaine ? En d'autres termes, quelle fonction le phallus a-t-il en Afrique et comment envisage-t-on la vulve ?

Il faut éviter, certes, de tomber dans les clichés que dénonçait Frantz Fanon et qui ne voient en le Nègre qu'un membre. Ceci dit, dans les traditions africaines antiques, le phallus dans sa généralité est doté d'une singulière aura. Il est considéré comme le soleil de l'homme, son avoir magnifique, à la fois fouet et bijou. En même temps, le phallus brille par sa misère, voué qu'il est au crépuscule et à la détumescence. Voilà pourquoi il doit sans cesse exhiber les preuves de sa puissance et de sa vitalité. Il est une puissance profane sans cesse menacée d'impuissance et ce paradoxe, le roman africain postcolonial en témoigne à merveille. La vulve, par contre, est un organe discret. Elle n'est montrée en public que dans des circonstances exceptionnelles, généralement comme un instrument de blasphème et de profanation du pouvoir. Porte d'entrée vers les sources vives de la vie, elle est le sillon dans lequel la graine est enfouie, se meurt et revit. D'où son extraordinaire puissance et la menace potentielle qu'elle représente pour le principe masculin.

Comment analysez-vous le phénomène des migrations et notamment celles en direction d'une Europe fantasmée ; la position de l'Europe face à ces processus migratoires ?

L'Europe est saisie par un fort désir d'apartheid. La plupart des pays européens rêvent de fonder des communautés sans étrangers. Ils n'ont plus grand-chose à dire au monde. En même temps, ils ne veulent rien apprendre du monde. Il faut par conséquent les laisser à eux-mêmes. L'Afrique doit redevenir son centre propre, sa force propre. Pour y parvenir, elle doit abolir les frontières héritées de la colonisation, s'auto-constituer en tant que vaste espace de circulation, encourager l'arrivée et l'implantation en Afrique de nouvelles diasporas et cesser de regarder vers l'Europe.

Vous proposez d'inventer une écriture et une langue capables d'aller à la rencontre des esprits des morts, d'affronter la part nocturne de l'histoire africaine, les spectres, les trous. Penser la faille, dans la

faille, est-il une des voies possibles de sortie des essentialismes ?

La question de la langue et de l'écriture est essentielle si l'on veut sauver le signe africain d'une longue histoire d'abjection et restituer à l'Afrique sa force et sa puissance propre. Il ne s'agit pas de retourner à un passé mou et illisible. Il s'agit de composer quelque chose d'éminemment neuf et qui, de par sa force de signification, nous permette de nous hisser à hauteur du monde. Une telle langue, une telle écriture n'est possible que si elle se laisse habiter et porter par l'ensemble du vivant. Elle doit, pour ce faire, explorer non des essences immuables, mais les failles et les interstices. C'est à partir de ces lieux d'intersection, mais aussi de frictions, que se tissent les nouveaux assemblages. C'est là que s'inventent une nouvelle imagination sociale, de nouvelles manières de se relier à soi et d'habiter le monde que l'on a qualifiées d'*afropolitaines*.

YVES DE MATTEIS HOMOPHOBIE D'ÉTAT

par Gonzague Bochud

Fondée à Londres en 1982, l'ILGA (*International lesbian and gay association*) est une association internationale luttant pour les droits et la reconnaissance de l'ensemble de la communauté LGBT. Le projet phare de l'ILGA, en dehors de projets pilotes qu'elle soutient dans certains pays (et des conférences internationales qu'elle promeut), est d'établir la carte mondiale des discriminations. Yves de Matteis, ancien représentant européen de son comité, fait le point sur les enjeux et les écueils de la lutte contre l'homophobie.

Quels sont actuellement les pays les plus dangereux pour les LGBT dans le monde ? Quels sont les gouvernements les plus rétifs à une ouverture des droits et au travail contre l'homophobie ?

Selon le dernier rapport de l'ILGA, l'homosexualité serait illégale dans 78 pays. La palme reviendrait à l'Afrique (37 pays), suivie par l'Asie (21 pays), l'Amérique latine et les Caraïbes (12 pays), l'Océanie (8 pays) ainsi que dans 5 entités dont certaines non reconnues. Selon cette carte, les actes homosexuels sont passibles de la peine de mort dans 5 pays (Mauritanie, Soudan, Arabie saoudite, Iran, Yémen) et des parties du Nigéria et de la Somalie. Et dans les autres pays, il existe d'autres formes de discriminations…

Il y a quelques années, la Commission des droits de l'homme de l'ONU a fait bloc contre une résolution brésilienne demandant la reconnaissance des droits des minorités sexuelles et la protection des minorités LGBT (à la suite de l'opposition outrée de certains pays africains, islamiques et du Vatican) ; quelle est la situation actuellement dans ce domaine à l'ONU ?

Un nombre croissant d'ONG LGBT (dont l'ILGA) ont reçu un statut consultatif auprès de l'ONU, et plusieurs avancées majeures ont eu lieu ces dernières années. Lors de l'Assemblée des Nations Unies du 18 décembre 2008, une déclaration, proposée par la France et signée par 66 pays, a été déposée afin de demander la décriminalisation de l'homosexualité. En juin 2011, l'Afrique du Sud, lors du Conseil des droits de l'homme des Nations Unies, a demandé au Haut-Commissariat aux droits de l'homme de rédiger un rapport détaillant la situation des personnes LGBT dans le monde (cette demande a été acceptée par 23 voix contre 19). La publication de ce rapport, en décembre 2011, a mis en avant des mesures pour supprimer les lois criminalisant l'homosexualité ou pour demander l'établissement du même âge de consentement homos/hétéros, etc.

Les pays islamiques et l'Afrique sont les régions où l'homophobie est la plus visible et la répression envers les « déviants » la plus systématique. Comment intervenir sur le terrain, en poussant les LGTB locaux à militer, sans les exposer au danger d'une visibilité excessive ? Est-ce que dans certains cas une relative « discrétion » des interventions anti-homophobes serait souhaitable ?

Certains militants ou militantes, après avoir participé à des colloques ou des conférences internationales, ont effectivement été attaqués, voire assassinés. Mais ces personnes militaient déjà auparavant ; et en général, quelqu'un qui s'est fait connaître à l'étranger a moins de chance d'être abattu, surtout par des régimes qui risqueraient d'être l'objet du « naming and shaming » (le fait de montrer du doigt les pays enfreignant les droits humains). Certains pays — comme les Pays-Bas — vont jusqu'à diminuer ou suspendre leur aide au développement en faveur des pays qui ont des politiques homophobes ou transphobes. L'action de ces militant·e·s au plan local est indispensable pour montrer que l'homosexualité n'est pas une spécificité occidentale.

Pourtant, même en Europe, des disparités énormes subsistent entre les pays accordant le mariage et l'adoption et ceux n'ayant aucune loi de protection ou de reconnaissance…

En effet. L'Union européenne est l'entité la plus avancée en matière de lutte contre les discriminations basées sur l'orientation sexuelle et l'identité de genre (avec le Conseil de l'Europe), par le biais de nombreux rapports, résolutions et recommandations. Pour preuve, l'ILGA-Europe est financée (sur un budget de près de 2 millions d'euros) presque à 50% par l'Union européenne (955'303 euros). Les pays candidats à l'Union européenne ont dû et doivent montrer patte blanche, notamment en ce qui concerne leur politique face aux personnes LGBT. La Roumanie, qui désirait intégrer l'Europe, a ainsi, en 2000, supprimé l'article 200 du Code pénal criminalisant l'homosexualité, et elle a égalisé, en 2002, l'âge de consentement pour les rapports homo et hétérosexuels. En 2007, elle faisait son entrée dans l'Union européenne ! Mais il est difficile de forcer les États membres à adopter des lois sur le partenariat ou sur l'extension du mariage homosexuel. Même la Cour européenne des droits de l'homme y a renoncé. Mais la situation évolue, et si les juges de la cour avaient refusé, en 2002, de reconnaître le droit à la non-discrimination dans un cas d'adoption (cas Fretté), ils ont fait machine arrière six années plus tard, en donnant le jugement inverse sur le cas similaire d'une Française de 45 ans.

Le refus de la différence de genre et de sexe est souvent très ancré dans la population : y a-t-il des pays qui — en dépit de lois plus ouvertes — sont culturellement plus homophobes ? Comment peut-on articuler l'intervention auprès des États et de la population civile ?

Certains pays — surtout dominés par des gouvernements ou parlements de gauche — ont pu voter des lois plus LGBT-*friendly* que leur population. Mais généralement, les opinions publique et politique sont très liées : un sondage montrant une acceptation grandissante incitera les politiques à faire des propositions avant-gardistes. De même, le vote de propositions ou de lois *gay-friendly* permettra de banaliser ces questions auprès de la population, et ainsi de suite… On peut qualifier cela de « cercle vertueux » !

Nous avons souvent une perception manichéenne de l'homophobie dans le monde : d'un côté l'Occident tolérant, de l'autre un « tiers monde » (notamment dans les pays arabes et africains) « arriéré » où les droits sont bafoués au nom d'une religion (musulmane ou catholique) ou d'une tradition ancestrale (d'ailleurs : est-elle si ancestrale ?). Est-il possible de nuancer cette vision universaliste (dans laquelle les droits de l'homme seraient l'apanage des pays laïcs qui ont suivi les Lumières) ? Y a-t-il des exceptions notables sur la carte du monde ?

Il est vrai que la défense des personnes LGBT a souvent été considérée par certains pays comme étant une importation occidentale. Ceci jusqu'à ce qu'un nombre croissant de militants et militantes venant de pays non occidentaux — d'Amérique latine, d'Afrique ou d'Asie — interviennent lors de débats et d'événements parallèles dans les grandes réunions des Nations Unies afin de montrer qu'une telle division du monde est illusoire et ne correspond à rien. Lors d'une émission télévisée, un ancien président de l'ILGA, Kürşad Kahramanoğlu, avait répondu à un évêque d'un pays en voie de développement qui avait qualifié l'homosexualité d'importation occidentale : « N'est-ce pas plutôt le christianisme, que vous représentez, qui a été imposé à votre pays par les missionnaires occidentaux, remplaçant vos traditions religieuses, lesquelles n'avaient pas de problème avec l'homosexualité ? C'est l'homophobie qui a été importée d'Occident, pas l'homosexualité ! ». Et il est vrai que l'héritage colonial est souvent en cause dans certains pays homophobes en Afrique, Asie, Amérique latine ou aux Caraïbes.

Une version longue de cet entretien est disponible sur notre site internet : www.heterographe.com (menu : « suppléments »).

GUÉRIR EST UN ACTE CULTUREL

par Piero Coppo

Médecin et psychiatre de l'Organisation interdisciplinaire développement et santé (ORISS, Italie), Piero Coppo a longtemps travaillé chez les guérisseurs Dogon du plateau du Mali ; il a signé plusieurs livres consacrés à l'ethnopsychiatrie, qui mettent en valeur la richesse des systèmes de soins, toujours porteurs d'une vision du monde et de l'homme spécifique à la culture dont ils sont issus.

Égalité et différence — En réaction au racisme qui a accompagné, en la justifiant, l'expansion coloniale et qui s'est répandu dans la culture occidentale (y compris dans la « science »), le discours relatif à la différence a suscité pendant longtemps des peurs et des soupçons. Une aspiration justifiée à l'égalité des droits, que l'Occident a pompeusement proclamée sans que cela devienne une réalité pour une grande partie des habitants de la planète, a caché l'importance de la différence.

Ensuite, la lutte des Noirs, des femmes et des minorités en marge a porté la diversité (et la revendication des droits) dans le champ des droits fondamentaux de la personne. Aujourd'hui, la diversité est devenue « nommable » et même signe de richesse, élément positif de multiplicité, mais seulement là où elle est accompagnée d'une plus juste répartition des ressources et du pouvoir.

Deux lignes traversent le domaine de l'ethnopsychiatrie : celle qui sépare la « normalité » de la psychopathologie ; et celle qui différencie les cultures entre elles.

Normalité et tradition — La « norme », au sens propre, est cet outil qui permet au maçon de construire des angles droits. Il existe des constructions solides et fonctionnelles qui peuvent se passer d'angles droits, mais pas de groupes humains qui ne se donnent des normes et des règles pour ordonner la vie sociale. Partout et de tout temps, nous retrouvons des rôles et des lieux conçus pour neutraliser ce qui est « anormal », ce qui est perçu comme une menace au travail de mise en ordre et de construction culturelle : juges, prêtres, psychologues, vieux sages, médecins, chefs de famille, psychiatres ; prisons, hôpitaux, églises, asiles, communautés thérapeutiques, goulags... Des gestionnaires de l'« anormal », des producteurs de « normalité » (écoles, sociétés traditionnelles ou initiatiques, médias et autres sources de stéréotypes, des modes, des styles de vie) ont toujours collaboré pour

créer un ordre commun et neutraliser le désordre qui le menace, en le forçant à rentrer dans la culture.

Si la normativité, c'est-à-dire le besoin d'édicter des normes, apparaît donc dans chaque groupe humain, le degré de tolérance (la capacité de supporter des déviations par rapport à la norme) varie selon le contexte. La source des normes (imposition d'une autorité ou négociation entre les parties), leur révocabilité et leur perméabilité aux transformations et aux actualisations sont extrêmement variables. Certains milieux, par leur structure et par leurs fonctions, sont très fortement normatifs (l'armée, par exemple, ou l'autoroute), tandis que d'autres permettent une plus grande variation des comportements. Les groupes humains se différencient non seulement par la position où ils situent la frontière entre normal et anormal, mais aussi par les stratégies qu'ils mettent en place face à ceux qui, par choix ou nécessité, traversent cette ligne de démarcation.

Mais en quoi les différents groupes humains sont-ils différents entre eux ? Bien sûr, la modernisation est en train d'uniformiser le monde, en diffusant partout les mêmes produits, idéologies, stéréotypes, informations, images. Ce processus (étudié dans le détail par Serge Latouche) est à la fois en train de masquer les spécificités culturelles et d'introduire de nouvelles différences liées aux décalages économiques, qui dans un monde monétariste engendrent des différences nouvelles dans les conditions de vie. Il est vrai, par exemple, qu'un premier ministre africain se déplace en avion, en première classe, côte à côte avec le manager européen ou japonais, chinois ou russe, pour participer aux mêmes conférences internationales ; mais il est fort probable aussi que, pour faire face à l'angoisse du futur, il ait recours au guérisseur-devin de sa tradition ; tandis que ses compagnons de voyage vont puiser au même titre dans d'autres ressources de leurs propres cultures (la prière, les anxiolytiques, la psychothérapie). Sur d'autres plans, en dépit de la couleur de sa peau, il ressemble plus à son collègue italien qu'à ce parent éloigné,

cultivateur de millet dans les terres de son pays. Dans un monde en transformation, les différences ethniques se croisent avec celles tout aussi importantes de culture et de niveau social. Peu de gens appartiennent désormais entièrement à la « tradition », peut-être aucun groupe humain aujourd'hui.

Crise et société — Quels signes montrent à un individu, à sa famille et à ses amis, qu'il est en train de franchir la frontière, en passant de l'état de « normal » à une « altération » pour laquelle l'intervention d'un spécialiste (médecin, prêtre, psychologue, guérisseur, psychiatre, devin) est considérée nécessaire ? Entre santé et « maladie », il y a des passages qui prennent des noms différents d'une culture à l'autre, et qui motivent des interventions différentes.

Être en crise, en surmenage, « down », « déprimé », « avoir le blues » (en Occident) ; vivre une « mauvaise vague » (au Mexique) ; « avoir les aisselles chaudes », « ne plus avoir de ressources » (en Afrique, chez les Bamanan) ; « avoir le cœur en panne » (en Afrique, chez les Dogon du Mali). Bien souvent, la personne se rend compte que quelque chose ne tourne pas rond par elle-même ; parfois par ses voisins. Les signes varient selon le contexte. Pour un Occidental, cela peut se présenter sous les traits d'une perte de mémoire, de l'ennui ; ou par l'apparition de perceptions et sensations particulières ; ou par la perte du sommeil ; ou encore par des crises de panique soudaines et apparemment dépourvues de raison. Le travail va commencer à en pâtir, les voyages en voiture deviennent pénibles, et la sensation d'être mal à l'aise parmi les autres augmente. Sous d'autres latitudes, un jeune paysan africain pourrait, un beau matin, saluer ceux qu'il rencontre sans avoir auparavant rincé sa bouche après la nuit, cessant de respecter une norme importante de bonne éducation ; ou s'égarer dans la séquence complexe des formules de salutation ; ou trop bouger d'un endroit à l'autre ; ou encore chercher à s'isoler, en évitant les moments collectifs où les mots s'échangent et où chacun vérifie et confirme la qualité de sa relation à autrui.

Du nom à la cause : les raisons de la « folie » — Une fois la limite dépassée, c'est le recours au spécialiste qui sanctionne la transition de la crise au malaise, de la normalité à l'anormalité, de la santé à la maladie.

Folie, « pazzia », maladie mentale, dysfonctionnement psychique, désordre, dérangement, malaise. Dans l'évolution des mots se reflète la façon par laquelle l'Occident traite l'« anormal » psychique. Chaque terme draine, implicitement, une vision plus large. « Folie » renvoie au latin « follis », c'est-à-dire au soufflet, une poche en peau de bête qui permet d'attiser le foyer : sac vide, tête remplie d'air, donc. L'italien « pazzia » vient du grec « pathos », souffrance, en soulignant la douleur du patient ; « maladie mentale » indique que le mal est à confier au médecin, alors que « dysfonctionnement » souligne l'incapacité à être « fonctionnel », engagé dans une vie « normale » et productive. Enfin, « désordre » et « dérangement » sont des mots plus souples, qui nous parlent de situations dont tout un chacun peut faire l'expérience (des vies désordonnées, des sommeils dérangés, des moments d'égarement). Il s'agit, dans ce contexte, de nuances quantitatives.

Et ailleurs ? En Afrique, les Dogon du Mali appellent la folie « kéké » ; les Fulfulde « kandi » ; les Bamanan « fa ». Ils la considèrent comme une maladie grave, au même niveau que la lèpre. Ils la définissent selon plusieurs critères : chaude ou froide, masculine ou féminine, selon sa violence, son agressivité et la rapidité de son développement. Elle est définie également par ses causes supposées : provoquée par un « seitan », un esprit maléfique ; par des transgressions graves ; par de grandes peurs ; par l'intervention de sorciers ou d'ensorceleurs. Être « fou », pour ces cultures traditionnelles, met l'individu en dehors de la communauté des hommes, car les règles élémentaires qui fondent la culture sont transgressées. Les différentes façons d'expliquer le problème sont strictement liées à la vision du monde de chaque culture. Dans les communautés traditionnelles d'Afrique, d'Amérique ou d'Orient, le rapport entre les

hommes et le milieu est très étroit. Les hommes, les plantes et les animaux participent de la même communauté, entre le monde qui « se voit » et les autres entités (esprits, âmes des pères, forces régénératrices) qui peuplent le monde invisible. La folie trouve, par la bouche du sorcier et/ou du guérisseur, ses raisons dans une perturbation de ces relations.

Le pouvoir des grilles d'explication adoptées ne doit pas être sous-estimé. Les « raisons » sont aussi des instruments, et les deux conceptions (l'occidentale « médicalisée » et les autres) donnent des significations très différentes à la souffrance humaine, elles nous montrent et elles réactivent des croyances et des comportements très différents. Chaque modèle explicatif, en effet, quand il est transformé en action, confirme la culture dont il est issu. Quand il écrit son ordonnance, le psychiatre valide tout l'appareil scientifique et industriel qui produit le médicament. Dans un rite, le guérisseur confirme la présence des esprits qu'il appelle et celle du monde invisible. Ainsi, l'acte thérapeutique participe toujours à la construction et à l'affirmation de la culture qu'il exprime.

Traduction de l'italien et adaptation : Pierre Lepori.

DES ARABES POUR NOS FANTASMES

par Mehammed Amadeus Mack

Dans une bonne part de la littérature qui se trouve à l'intersection entre « migration » et « sexualité », on rencontre une figure récurrente : celle de l'« informateur autochtone », ou moins formellement, celle du gentil guide qui aide le touriste ou le voyageur, en lui expliquant les paysages et coutumes locales (parfois aussi les sexualités), à partir d'une expérience fondée sur une légitimité « indigène ».

De nos jours, dans le monde des lettres francophone, un certain nombre d'auteurs contemporains franco-arabes et nord-africains ont résisté à être lus « anthropologiquement » ou à être pris comme « représentatifs » pour ce qui concerne la connaissance « indigène » de l'Afrique du Nord ou plus récemment des banlieues multi-ethniques, alors que d'autres ont embrassé ce rôle en le tournant à leur avantage. D'autres encore adoptent la posture de l'« informateur autochtone » dans le but d'opérer le changement de l'intérieur, en produisant des récits destinés à battre en brèche le complexe pouvoir/savoir qui émerge lorsque des sujets tels que l'immigration ou les sexualités issues de l'immigration sont discutés et rediscutés jusqu'à ce qu'ils soient maîtrisés. La forte demande littéraire aussi bien que le succès des œuvres qui traitent de manière transparente de la sexualité franco-arabe, et plus largement de la sexualité musulmane, ont fortement contribué à la continuation de la figure de « l'informateur autochtone ».

Après une période initiale qui a débuté dans les années 1980, quand les œuvres littéraires « beur » ou franco-arabes ont été reçues comme des mémoires et des romans à la première personne socialement réalistes, un motif récurrent est apparu, orientant du côté du compte rendu exhaustif où la moindre information — incluant le genre et la sexualité — serait alors examinée. Cette production a tout documenté : de la misère sexuelle et de l'insatisfaction affective dans les banlieues (*Lila dit ça* de Chimo [1997], ou *Ils disent que je suis une beurette* [2001] de Soraya Nini) jusqu'aux témoignages explorant les culbutes sexuelles et délinquantes de gangs de jeunes (*Le Thé au harem d'Archimède* [1988] par l'écrivain et réalisateur Mehdi Charef), en passant par les romans à l'humour noir qui décrivent une banlieue sans merci et le monde souterrain où le machisme est la devise privilégiée (*Boumkoeur* [1999] de Rachid Djaïdani). Plus récemment, la forme des mémoires hyper-intimes a réémergé dans ces sous-genres, avec par exemple *Dans l'enfer des tournantes* de feu Samira Bellil (un récit perturbant des viols

perpétrés par les gangs dans le « ghetto »), le tourisme homolittéraire à l'œuvre dans les récits de Rachid O., et les cartographies des banlieues et de l'homophobie dessinées par Brahim Naït-Balk dans *Un Homo dans la cité*. S'inscrivant souvent dans ce qui a été décrit comme le désert urbain misérable et morne des HLM, ces romans post-coloniaux mettent l'accent sur une sexualité soi-disant « ethnique » et sous-exposée, ce qui était déjà le cas dans le monde des lettres maghrébin dans les années 1970 et 80. La génération précédente des auteurs nés en Afrique du Nord — avec notamment Rachid Boudjedra, Assia Djebar et Tahar Ben Jelloun — a rencontré une réception critique qui s'est particulièrement attardée sur l'exploration du genre et/ou de la sexualité dans leurs œuvres et qui les a encensé·e·s pour avoir audacieusement abordé des aspects « non conventionnels » de la « culture sexuelle » nord-africaine.

Quand le critère de la sexualité apparaît dans la zone grise entre la littérature franco-arabe et la mission ethnographique, cela exacerbe une tendance préexistante dans la fiction qui vise le réalisme social. L'élément ethnographique qui s'immisce dans les champs résistant à l'interrogation prend une nouvelle signification. La sexualité immigrante semble constituer une cible ethnographique par excellence, à cause de la manière dont elle est présentée : se passant en secret, animée par des codes spécialisés et non répertoriés, dans un besoin de mise au jour et de transparence. On peut citer comme exemple une myriade d'anecdotes sur des hommes musulmans publiquement mariés mais secrètement bisexuels, sur les désirs sexuels « derrière » le voile, ou encore les sexualités adolescentes de banlieue qui hantent les sous-sols et autres lieux cachés. Ainsi, une bataille de connaissances s'est établie entre l'écrivain et un partenaire non consentant (pratiquants de sexualités clandestines qui fuient la publicité), un challenge où les écrivains de fiction ethnographique peuvent au mieux montrer leurs compétences de fouilleurs.

Le conflit entre la littérature à perspective sociale et celle qui s'en prend à la prétention scientifique oppose généralement deux objectifs. D'une part, le désir de divulguer la sexualité arabe « alternative » et d'autre part, un instinct réticent qui met en garde contre le risque que cette diffusion d'expérience pourrait aboutir à la disparition de ces pratiques sexuelles (bisexualité clandestine) ou leur appropriation à d'autres fins, comme cela a été le cas pour un certain féminisme (coopté à des fins impériales ou aliénantes, exposant les sexualités des femmes afin de révéler l'hypocrisie au lieu de les « sauver ») et comme cela arrive de plus en plus souvent dans les campagnes pour les droits LGBT (où l'hypothétique bisexualité des musulmans « homophobes » est exposée). Les écrivains franco-arabes gays ont souvent un accès privilégié aux mondes divisés par les classes, l'ethnicité, le genre et l'orientation sexuelle, et peuvent ainsi agir en tant qu'intermédiaires (en plus d'« informateurs indigènes »), en jouant un rôle crucial dans les problèmes épistémiques qui touchent à l'intelligibilité et à la traduction des particularités sexuelles pour un lecteur de l'extérieur. Leur place est unique, car ils peuvent jouer un rôle de « pacificateurs » — absent des approches sensationnalistes et jugeantes des media — en reconnaissant la violence physique et symbolique exercée contre les sexualités marginales, en questionnant dans le même temps la nature « problématique » de la sexualité des immigrants, en particulier la virilité.

Les auteurs de cette veine ne cherchent pas à pleurer une « authenticité » arabe nativiste et mourante, abandonnée dans le pays d'origine, une attitude qui influencerait leurs descriptions des sexualités. Ils ne construisent pas un « âge d'or » où une sexualité arabe irrémédiable aurait fleuri, un moment dans le temps antérieur à la terminologie et à la catégorisation sexuelles. Ils admettent que de telles attitudes envers la sexualité peuvent avoir changé chez les immigrants aussi bien que dans l'Afrique du Nord elle-même : ils trouvent les « changements » tout aussi intéressants à étudier que ce

qui a été « conservé ». Leur littérature de dissidence sexuelle renferme une promesse transnationale en faisant un lien entre un certain nomadisme « arabe » et les histoires de la soif de voyages des Arabes en Europe — grisés, au début, par les libertés narratives et sexuelles, sans plus déplorer le point de non-retour. En même temps, ils emploient la particularité franco-arabe de façon à questionner l'éthos de la « sexualité moderne » qui perd en modernité quand elle ne prend pas en compte l'aspect transnational. Cette doctrine de la « sexualité moderne » — composée d'une liste des attitudes « appropriées » par rapport aux relations de genre, de la primauté de l'expression sexuelle publique sur celle du privé, des dispositions androgynes plutôt que machos — a souvent été utilisée pour renforcer la différence des immigrants, comme Éric Fassin, Jasbir Puar et d'autres l'ont expliqué dans leurs arguments sur l'« homonationalisme ». Françoise Lionnet et Shu-mei Shih décrivent comment un certain type de transnationalisme — « transnationalisme du dessus » — tend à idéaliser une « SDFisation » littéraire intentionnelle, une attitude « citoyen du monde » qui s'attarde narcissiquement sur « une vue romantisée du pouvoir séduisant du déplacement géographique ». On peut également affirmer que le marché de la confession sexuelle immigrante encourage aussi le déracinement, bâti sur le désaveu du pays d'origine, de la famille et de la langue en faveur d'une illumination sexuelle moderne. Ceci est visible dans les récits où le foyer familial est décrit comme un lieu de conflits qu'on doit fuir, où le français est la langue de choix pour exprimer sa sexualité, où on évite d'inscrire son altérité sexuelle dans un contexte arabe et où le salut ne peut provenir que du monde occidental.

Les demandes littéraires des éditeurs, du public et des journalistes atténuent l'impact de ces auteurs du fait qu'elles influencent ce qui apparaît en surface comme la sexualité nord-africaine : la littérature sexuellement dissidente est le plus souvent écrite comme une confession (pour un public essentiellement européen et de la diaspora) et divulgue les pratiques clandestines

qui autrement resteraient dans le silence. Cependant, les écrivain·e·s franco-arabes qui répondent à cet appel ont la capacité de changer ou de redéployer l'incitation au débat dans les directions qu'ils trouvent plus favorables au respect et à la particularité culturelle. En substituant au mot *homosexuel* une terminologie plus détournée, ou par un érotisme qui manifeste une sympathie pour la différence intergénérationnelle et la hiérarchisation des rôles, ou en explorant encore les sexualités adolescentes, ils remettent les normes en question, relançant également la discussion sur les relations interraciales, la spiritualisation de l'érotisme, voire l'inceste, érotisé tout en en respectant le tabou. Cet inventaire reflète la double connotation de *clandestinité* — aux sens immigrant et sexuel : être un immigrant sexuellement dissident implique d'être exposé à la manière dont les « soubassements » sexuels et ethniques se croisent, tout en étant doté d'une capacité unique à expliquer ce que ceux-ci ont en commun.

Traduit de l'anglais par Jelena Ristic.

FOUAD MAAZOUZ

photographies

Fouad Maazouz est né en 1977 à Casablanca. Il a suivi des formations et stages dans divers instituts et écoles de photographie et de design graphique, au Maroc, en France, en Allemagne, en Belgique, en Italie, en Espagne, en Suisse et aux USA.

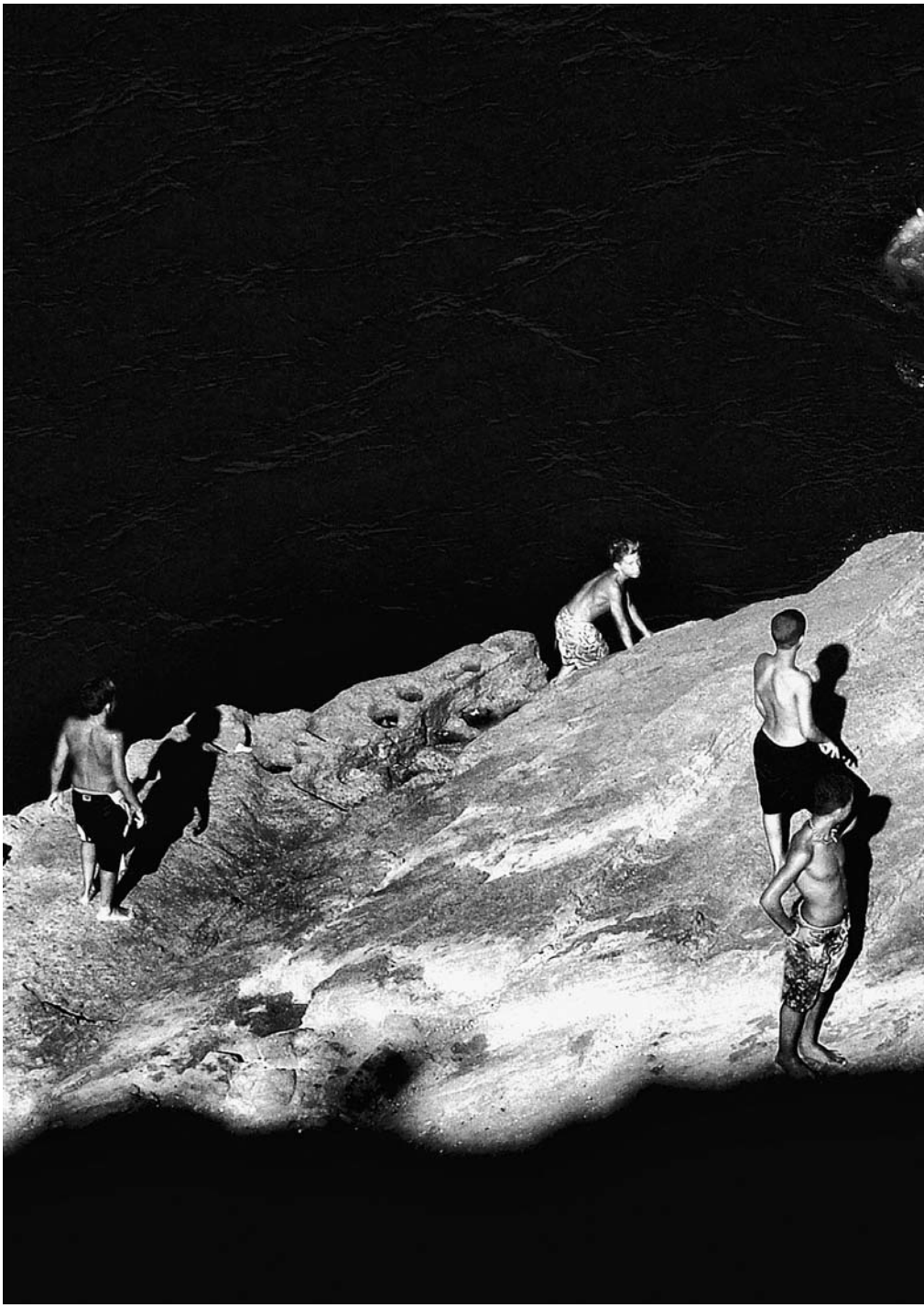
Dans les scènes photographiées par Fouad Maazouz, rien n'est arrangé. Tout est composé dans la nature. Et le miracle des prises de vue, c'est que l'œil de Fouad Maazouz ne passe pas à côté de l'instant. Il sait capter le moment privilégié où la scène courante devient un moment photographique. Fouad Maazouz fait assurément partie des photographes chanceux qui savent voler à la vie quotidienne un peu de féerie photographique.

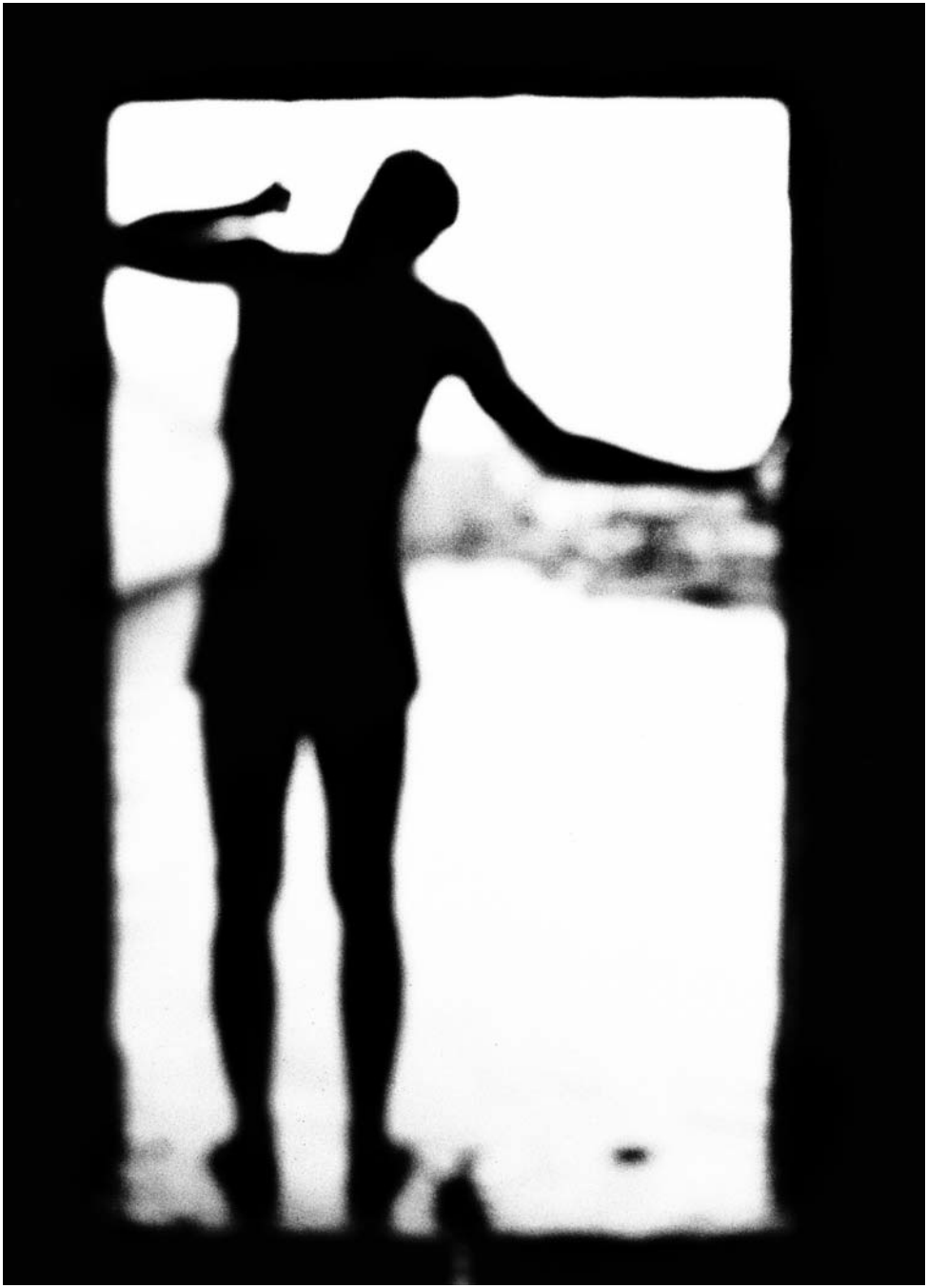
Il prend de nombreuses photos avant de trouver celle qui traduit l'émotion qu'il veut communiquer. Il observe d'ailleurs très peu de distance à l'égard des objets photographiés. Le trouble de l'artiste est présent jusque dans les contours flous et indécis de ses photographies. En fait, cette distance que l'artiste rompt entièrement, et l'émotion qu'il accepte ouvertement comme un parti pris de son esthétique, est ce qui humanise ses photos.

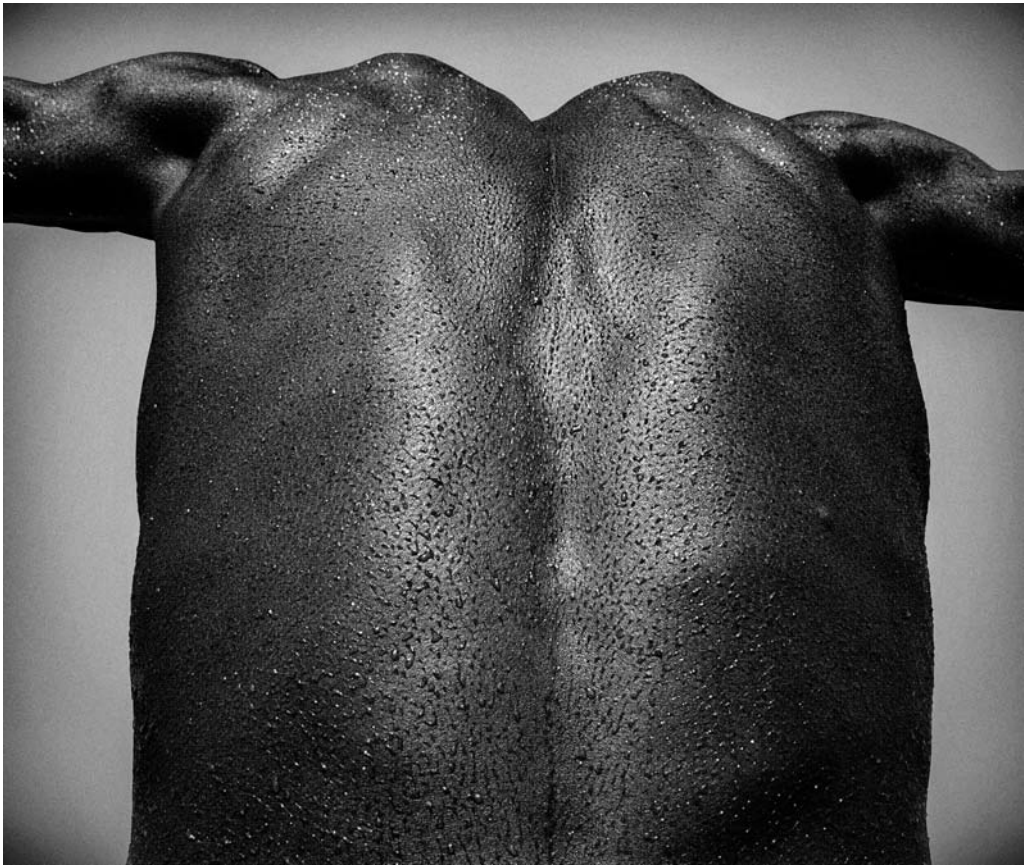
Fouad Maazouz a reçu plusieurs prix, dont le Prix Regards Croisés à Bruxelles, le 1er Prix International Photo Contest aux USA et le 1er Prix du 5e Salon de la photographie d'Agadir.

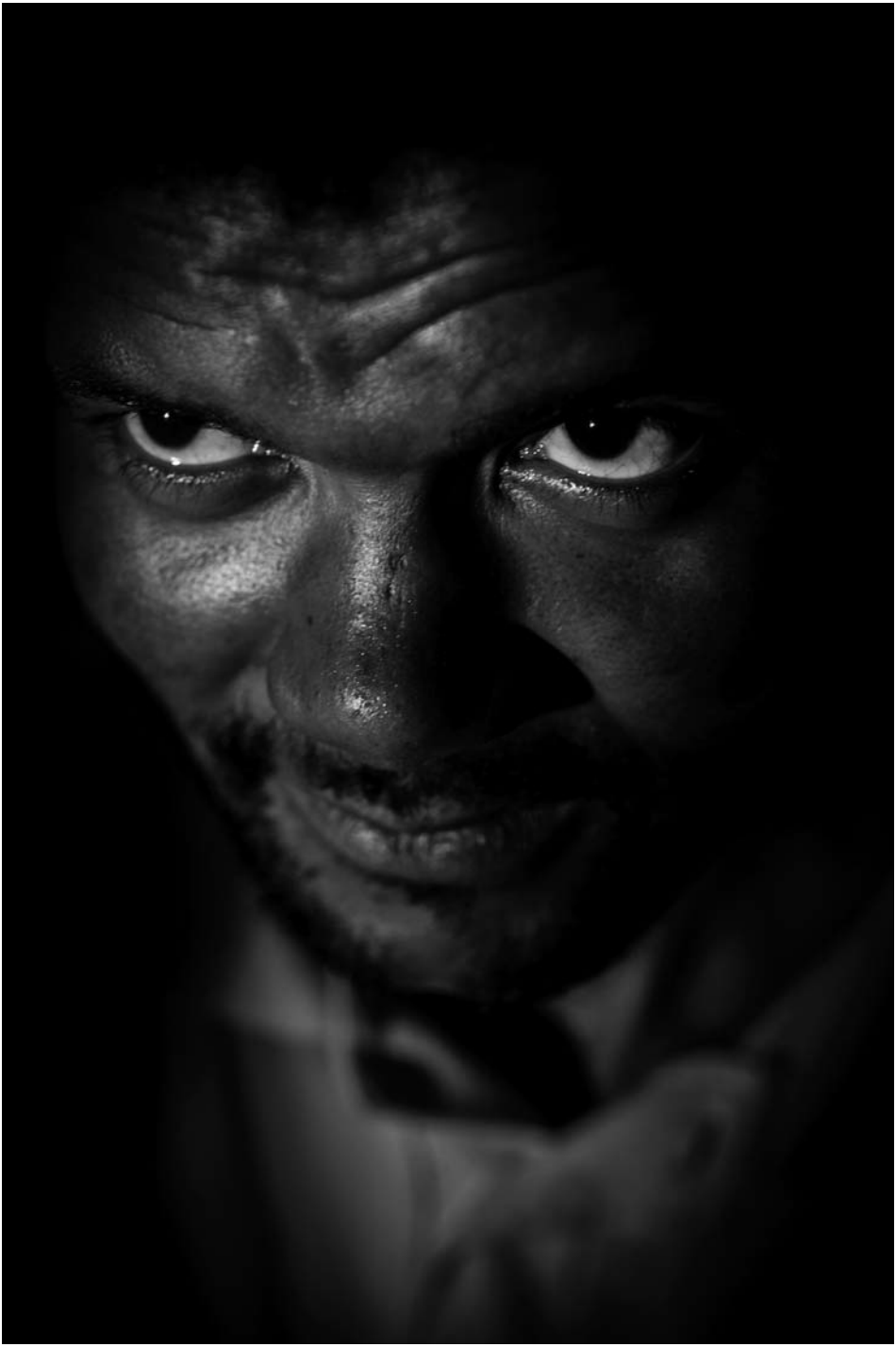
Il vit et travaille à Rabat.

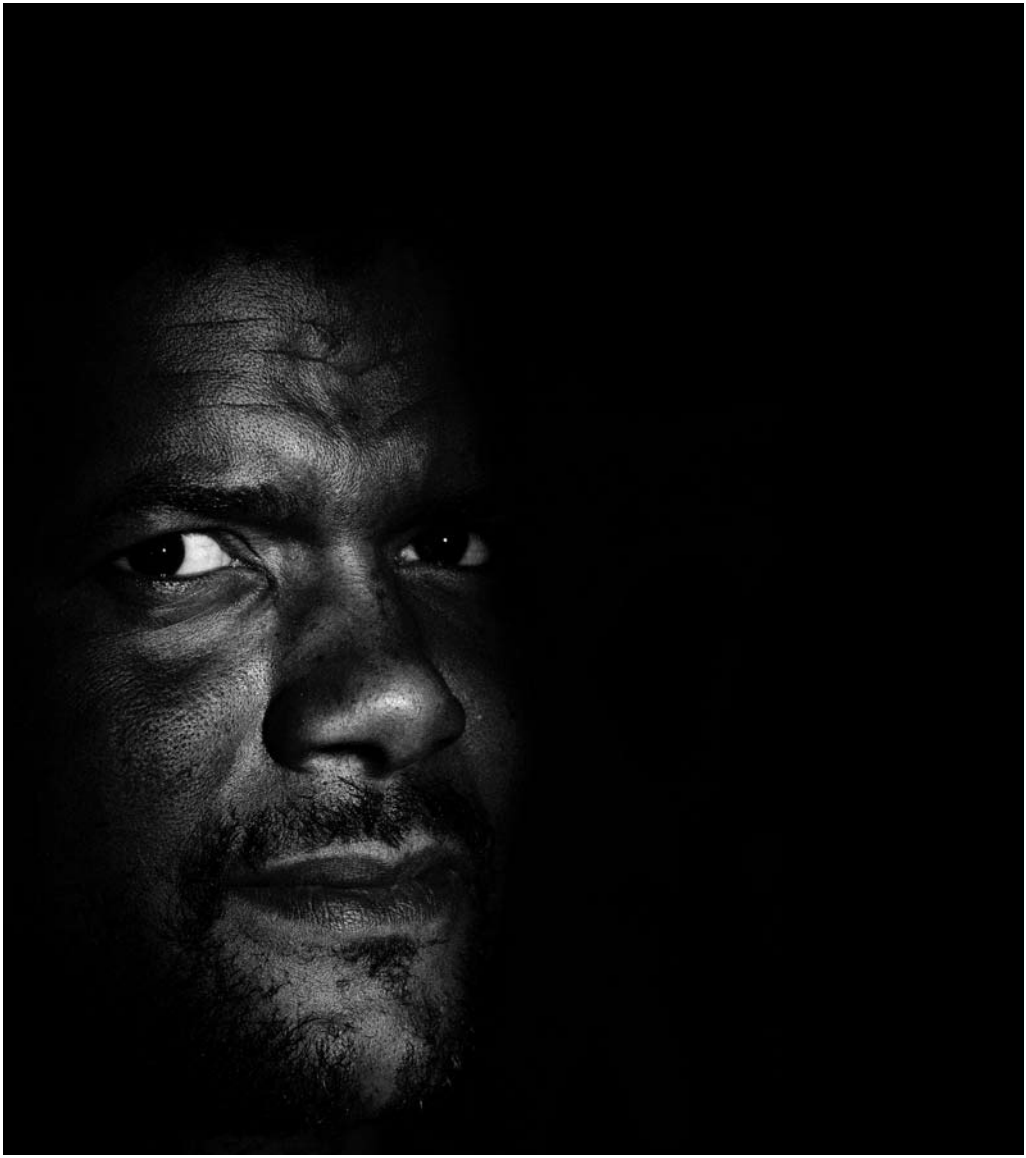
Aziz Daki

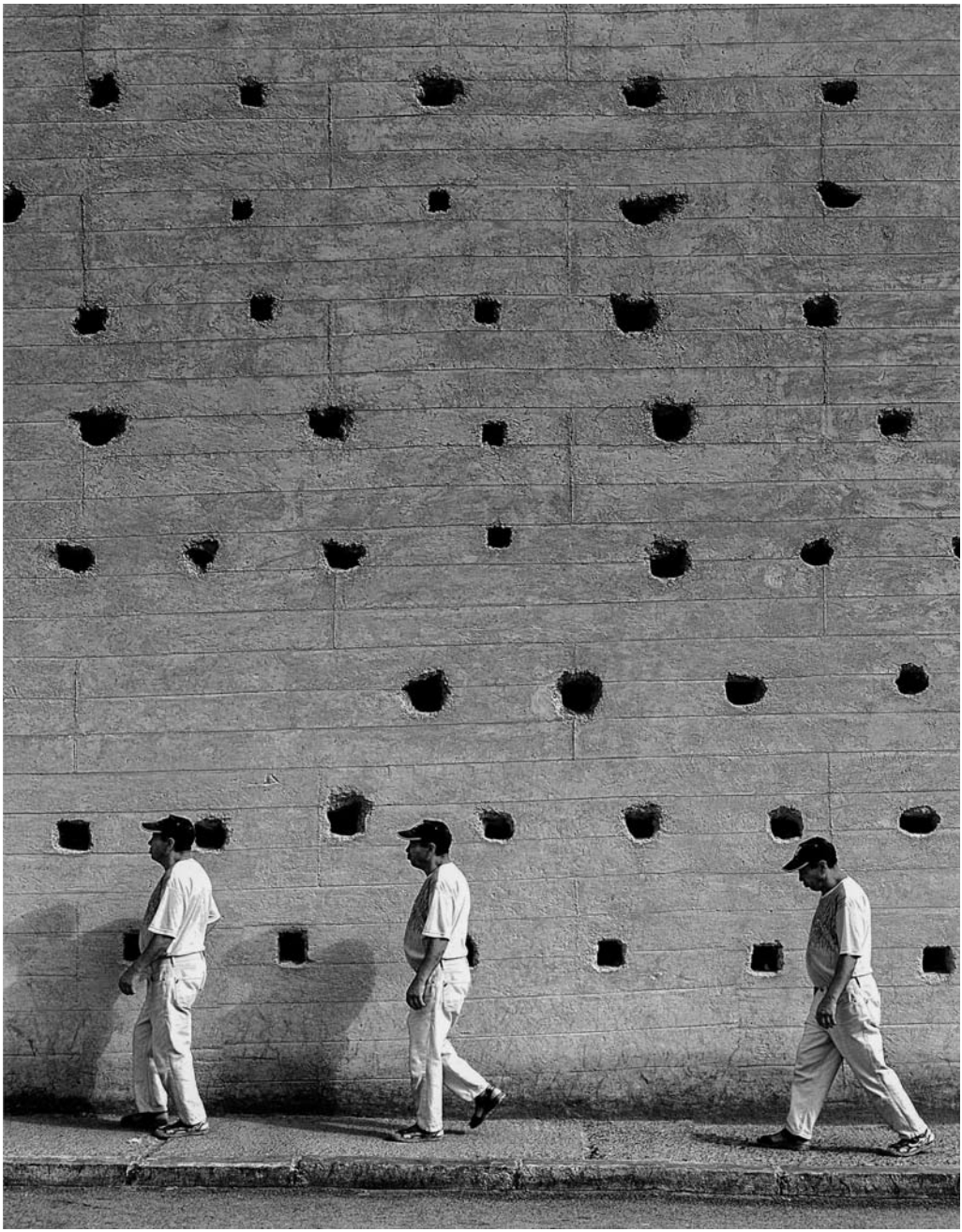












JEAN SÉNAC OU « L'ARDENT MAL DE CONTACT »

par Marie Virolle

Poète, romancier, militant, Jean Sénac s'enfonce peu à peu dans l'opprobre social et politique et dans l'enfer du corps et du désir, jusqu'à son assassinat en 1973. Non sans difficultés, il s'est dressé contre la morale chrétienne de son enfance, puis, dans les derniers recueils, contre sa variante musulmane réduisant le désir des jeunes Algériens à un « sexe qui vrombit à vide sur les rocs » dans la révolution dévoyée, cette pourriture de « sépulcres blanchis ».

Jean Sénac est né en 1926 dans le quartier gitan de Beni Saf, petit port de l'Ouest algérien, d'une mère d'origine espagnole et de père inconnu. Il passera une jeunesse pauvre, religieuse et multiculturelle, dans un quartier populaire d'Oran où se mêlent les communautés. Sa mère épouse en 1929 Edmond Sénac, un Français natif du Gers, qui reconnaît l'enfant. La traque de ses racines paternelles nourrira une part de son œuvre, notamment son roman *Ébauche du père*, inachevé et publié à titre posthume (1989). Ayant opté pour l'engagement aux côtés du mouvement de libération national algérien, il chante la lutte révolutionnaire en laquelle il met toute son espérance, pour sa capacité à créer, pense-t-il, un monde de beauté et de fraternité, dans une Algérie ouverte à toutes les cultures : *Poèmes* (1954), *Le soleil sous les armes* (1957), *Matinale de mon peuple* (1961), *Citoyens de beauté* (1967). À cette militance littéraire il associe son propre combat : la recherche de l'expression la plus forte et la plus juste de son intimité profonde et de son métissage. Plus tardivement, après avoir occupé des fonctions quasi officielles dans la jeune République algérienne, il s'attache à dire et faire accepter son homosexualité : « Ce pauvre corps aussi / Veut sa guerre de libération ».

« Je suis de ce pays. Je suis né arabe, espagnol, berbère, juif, français. Je suis né mozabite et bâtisseur d'émirats, fils de grande tente et gazelle des steppes... Je suis né Algérien... comme Jugurtha dans son désert, comme Dawya la Juive — la Kahena ! — comme Abd el-Kader ou Ben M'hidi, Algérien comme Ben Badis, comme Mokrani ou Yveton, comme Bouhired ou Maillot ».

Tout est dit en ces quelques lignes : plaçant décisivement ses identifications au niveau du pluriel, du contact et de la synthèse paradoxale, l'œuvre de Sénac permet une entrée privilégiée dans les problématiques de l'interculturel, car il les a habitées, et abordées en profondeur dans son écriture, bien avant qu'elles n'aient flotté dans l'air du temps. Préoccupations identitaires permanentes, métissage vécu, revendiqué et écrit par un poète transfrontière et transnational

né sur la terre d'Algérie. Inlassable passeur entre les deux rives de la Méditerranée, Jean Sénac eut une action constante d'animateur culturel brassant les êtres et les idées : créations de revues, de cercles littéraires, de galeries de peinture, encouragement aux jeunes talents, émissions de radio, articles de presse, immersion dans l'action politique et militante, fondation de l'Union des écrivains algériens, etc.

En 1959, lors d'un séjour à Peñiscola, il écrit « Paroles avec Walt Whitman », réflexion sur la poésie de libération politique et personnelle : le rôle du poète engagé serait de produire une parole nouvelle, dans laquelle la libre expression du désir sexuel constituerait en elle-même un acte politique. Comme Sénac, Whitman était un provocateur dont la poésie politique pouvait être mordante. Mais il était aussi ce poète urbain à l'œil tourné vers les jeunes durs des rues de New York, et qui chantait les plaisirs physiques du soleil et de la mer, tout comme Sénac était ce chantre de « la génération du môle » où, sur le littoral algérois, de jeunes Européens et Arabes partageaient la mer, le soleil et des nuits de bohême.

Il ressuscite l'écrivain américain sur une plage, entouré de trois poètes espagnols, Federico García Lorca, Miguel Hernández et Blas de Otero qui, eux aussi, ont vécu un conflit national fratricide. Sénac connaissait peut-être le « Supermarket in California » d'Allen Ginsberg (1955), où le Beat américain mène son propre dialogue avec Whitman et où figure aussi Lorca. Mais il connaissait sans aucun doute « Oda a Walt Whitman », de ce dernier, dont on retrouve des échos dans « Paroles... ».

S'il avait déjà fait de son engagement politique une grande partie de son identité artistique, c'est à l'époque de « Paroles... » que Sénac tenta le travail exigeant de la mise en écrit du soi, qu'il menait notamment avec *Ébauche du père*. Dans son recueil alors inédit, *Diwân de l'inespérance*, bien différent de sa poésie militante, il écrit en 1958 : « Je ne sais pas ce que je suis, qui écrit, et pourquoi et à quel moment ? Ma voix, je ne la reconnais pas [...]. Ce que je veux

écrire, c'est ma chair, mes tumeurs, mes failles. Et il n'en sort que des mièvreries d'âme... ».

Dans les années qui suivront l'indépendance de l'Algérie, Sénac s'emparera du flambeau de la délivrance sexuelle. Avec le recueil *Citoyens de beauté*, il fusionne désir sexuel et engagement politique. Ensuite, dans *Avant-Corps*, il révélera explicitement son homosexualité. La libération politique devient indissociable de la liberté sexuelle. Dans un entretien avec J.-P. Péroncel-Hugoz, il déclare : « *Avant-Corps* est important pour moi parce que si dans mes poèmes de guerre j'ai affronté l'oppresseur, dans ces corpoèmes j'affronte les aliénations, entre autres, en m'avouant pour la première fois, sans ostentation ni complaisance, homosexuel. Cela n'est pas important, c'est simplement une composante de mon être qui mérite autant de ne pas être bafouée que ma conviction socialiste ».

Toute sa vie, le poète aura eu pour but de « se débarrasser du vide qui gémit en soi, d'atteindre une seule chose qui importe... le Père, le Pays, la Chair qui m'est donnée ». Il a désespérément cherché à faire surgir, dans le texte, une présence tout à la fois charnelle et politique. Le poème traite les mots comme des corps vivants et désirants. À travers eux, il est le moyen d'un toucher, toujours virtuel et indéfiniment actualisable. Cette autre face de « l'ardent mal de contact », issu sans doute du combat spirituel de la chair et de l'esprit, le conduira à l'intuition du Corps Total ou *Corpoème* : union cosmique du corps et du mot dans la plénitude de l'être au monde. Il s'agit d'une tentative, idéaliste d'abord, puis de plus en plus sensible et charnelle, de libération totale, même si cette quête s'achève sur le bord déchiqueté du cri.

La paix retrouvée, l'indépendance de son pays, l'invention du corpoème et la libération sexuelle assumée : le jouisseur sous le signe de la croix, le « chrétien mécréant » affiche enfin son goût pour « le sommeil et la luxure ». Sur la plage du Figuier, près d'Alger, il vit ses amours multiples et sa pratique maïeuticienne de « conducteur-relais » dans un plein soleil. En 1971, il participe à Paris à la

fondation du Front homosexuel d'action révolutionnaire avec Jean-Louis Bory.

Le Mythe du sperme-Méditerranée (1967) annonce, lui, une facette plus sombre, qui va s'affirmer d'année en année. Le recueil *À-corpoème* est refusé par les éditeurs. Sénac commence à évoquer son assassinat prochain. Vivant la nuit, il fréquente voyous et marginaux, à qui il se livre imp(r)udemment, tirant gloire de ses turpitudes. *Dérisions et vertiges* accompagne cette dernière période où le poète semble avoir choisi la « voie du blâme » de certains soufis... Dans le poème « Citoyens de laideur » (1972), faisant pendant à *Citoyens de beauté* (1967), il livre avec douleur le constat de son échec : « Maudit trahi traqué / Je suis l'ordure de ce peuple / chassé de tout lieu toute page ».

Le 30 août 1973 vers quatre heures du matin, Jean Sénac, qui vit dans un grand dénuement, est assassiné dans la « cave-vigie » qu'il habite à Alger. Ce meurtre est resté une énigme jusqu'à ce jour. Ses amis l'enterrent dans le cimetière chrétien d'Aïn Benian. Jean de Maisonseul lui a confectionné une modeste tombe sur le modèle de celles du cimetière musulman voisin, et Denis Martinez une plaque en terre cuite calligraphiée en arabe et en français où figure le nom algérien qu'il s'était choisi : Yahia El Wahrani. Ainsi s'achève le chemin mouvementé et christique du poète, qui laisse l'une des plus belles œuvres-vies méditerranéennes, de celles qui contribuent à ce que la nuit n'ensevelisse pas le « soleil fraternel », pictogramme à cinq branches qui accompagnait sa signature dans un geste à la fois enfantin et immémorial.

Passages et ancrages en France. Dictionnaire des écrivains migrants de langue française (1981-2011)

U. Mathis-Moser et B. Mertz-Baumgartner

/ Paris, Champion, 2012, 965 p.
/ par Guy Poitry

Un titre à rallonge, pour ce dictionnaire, qui pourrait témoigner d'une volonté de précision, mais qui révèle en fait l'inconsistance du projet. D'un côté, une ouverture aux « écrivains migrants » s'exprimant en langue française ; de l'autre, la fermeture sur une perspective exclusivement hexagonale. Qu'ils n'aient fait qu'y passer ou qu'ils s'y soient « ancrés », la France est le critère premier par lequel sont définis ces auteurs — peu importe la durée du séjour, peu importe leur origine. On trouvera donc ici, à côté d'écrivains d'Afrique noire ou du Nord, nos Helvètes installés à Paris ou à Grignan. Mais non Agota Kristof qui a choisi le mauvais côté de la frontière en se réfugiant de Hongrie en Suisse. Ananda Devi, en revanche, épouse d'un fonctionnaire international travaillant à Genève, a dû son salut au petit kilomètre qui sépare Ferney du Grand-Saconnex. Wajdi Mouawad a eu moins de chance : après avoir vécu au Québec, le Libanais d'origine est certes revenu en France où il avait déjà passé quelques années durant son enfance ; on a toutefois considéré qu'il faisait encore partie de ceux dont la « trajectoire individuelle est imprévisible ». *Exit*, alors, en attendant qu'il dépose ses papiers au bon endroit. Mais le sommet du ridicule est atteint avec Armand Gatti, « migrant » remarquable en tant qu'il est né à Monaco ! Ce gros volume n'est pas chiche de ces beaux mots qui font vibrer les âmes éprises d'ouverture : exil, hybridité, métissage, transculture… Les écrivains qu'il réunit sont, nous dit-on, des « inclassables » ; mais aussitôt catégorisés selon le critère le moins pertinent qui soit : leur franco-compatibilité, laquelle permet de noyer totalement la question de la migration. Car les Haïtiens installés au Québec seraient-ils moins migrants que ceux qui ont choisi la France, et devraient-ils faire « dictionnaire à part » ? Ne pourrait-on interroger cette notion avec des migrations intérieures à un même pays — s'intéresser par exemple à la trajectoire d'un Tessinois de Lausanne comme Daniel Maggetti plus qu'à celle d'un habitué du TGV Paris-Genève ? Enfin, pour mettre en scène la problématique de la migration dans son œuvre, faut-il avoir posé le pied en France sans en avoir le passeport ? Bref, voici un ouvrage mal pensé — pire : qui tombe justement dans le piège du nationalisme hexagonocentrique qu'il affirme vouloir dénoncer, renforçant la frontière française pour mieux s'extasier devant ceux qui l'ont franchie.

Nouvelles lettres portugaises

Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, Maria Velho da Costa

/ Paris, Seuil, coll. «Combats», 1974, 310 p.
/ par Jelena Ristic

Mes sœurs,
Mais que peut la littérature ? Ou plutôt :
que peuvent les mots ?

Lisbonne, avril 1972. *Nouvelles lettres portugaises* paraît et deux mille copies sont écoulées en un mois. Ce succès de librairie ne passe pas inaperçu. Le livre est immédiatement saisi par les autorités politiques et le procès des trois écrivaines est ouvert : les trois Maria risquent entre six mois et deux ans de prison pour « pornographie » et « outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs ». Non seulement parce qu'elles parlent au nom des femmes, mais aussi parce qu'elles sont trois — un noyau de résistance qu'il faut casser exemplairement. Pourtant, leurs voix ne se laissent pas réduire au silence. Une copie de la version originale est envoyée à Christiane Rochefort une année après sa parution, accompagnée d'une lettre des trois Maria : « Nous vous envoyons notre livre à vous les femmes. Quant à nous, nous ne pouvons plus rien faire. » L'œuvre, rapidement diffusée dans les réseaux féministes qui organisent en parallèle des actions de soutien aux écrivaines, devient un symbole de ce qu'on a appelé « la condition féminine ». Recueil épistolaire écrit à trois mains, son point focal est un personnage iconique de la littérature française : Mariana Alcoforado, la religieuse des *Lettres portugaises* de Guilleragues. Doublement enfermée (à la fois religieuse et objet de désir répondant au canon occidental), Mariana est également doublement transgressive en ayant un amant et en écrivant sur son amour. La duplicité de ce personnage a permis aux trois Maria de récrire le récit de Guilleragues et de développer leur discours critique sur la situation des femmes et les carcans de la société et culture occidentales à travers une écriture qui peu à peu se délie des attentes du genre épistolaire et mêle genres, voix et époques : « Que personne ne réclame, n'exige, ne tente de faire que je revienne à la clôture des autres. »

L'érouv de Jérusalem

Sophie Calle

/ Arles, Actes Sud, 1996, 55 p.
/ par Sylvain Thévoz

Qu'est-ce qu'un érouv ? En hébreu, בורע signifie mélange. Au sens religieux, pendant le shabbat juif, journée qui dure du vendredi au coucher du soleil au samedi, le repos absolu est obligatoire pour les croyants. Durant cette période, il est interdit de travailler et donc de porter un objet dans un lieu public ainsi que d'un domaine privé à un domaine public. Il est néanmoins autorisé de le faire dans un domaine privé. Selon la Torah, un village, une ville, entourés d'un mur, sont des domaines privés. Là où des barrières naturelles ne délimitent plus l'espace, l'érouv vient s'y substituer. C'est une frontière artificielle composée de poteaux reliés par des câbles métalliques à l'intérieur desquels l'espace public est rendu privé et peut donc être utilisé comme tel. L'érouv qui entoure la ville moderne de Jérusalem fait environ cent kilomètres ! Le livre de Maïmonide *Mishneh Torah* édicte des prescriptions très précises concernant les érouvim. Sophie Calle reprend succinctement celles-ci au début de son ouvrage. « Les poteaux peuvent être fabriqués dans n'importe quelle matière (même vivante). Il est précisé à ce sujet qu'un animal utilisé comme piquet devra être attaché et dans l'incapacité de se déplacer ». Il faut préciser que l'érouv n'a évidemment de sens que pour les croyants. Pour les autres, il est invisible. Il est une impression géopolitique qui altère la nature d'un espace pour une communauté donnée. Qu'est-ce qu'un érouv ? Sophie Calle est allée demander à des habitants de Jérusalem, israéliens et palestiniens, de lui montrer un lieu public ayant à leurs yeux un caractère privé et de décrire l'histoire liée à ce lieu. Récits brefs, bouleversants, d'amour, de sang, de possessions et d'amputations illustrés d'une photo. Chacun raconte une part de sa vie limitée dans le temps, sa privatisation intime d'un espace public. Érouvim de la mémoire, clôtures ouvertes de la parole. Deux fois quatorze photos d'érouvim, en noir et blanc, entourent et délimitent les témoignages de ce livre. Les questions se bousculent alors : comment se distinguent l'intime, le privé, le public hors les murs ou les filins d'acier ? Comment se construisent les appartenances : par édits, héritages, élections, uniquement ? Les frontières sont-elles des possibilités de libération ? La mémoire un lieu ? Enfin, comment, quotidiennement, se créent pour chacun des érouvim laïcs qui deviennent d'invisibles sanctuaires.

Lettres

Bernard-Marie Koltès

/ Paris, Les Éditions de Minuit, 2009, 523 p.
/ par Eric Devanthéry

Bernard-Marie Koltès est mort en 1989 à Paris. Il a laissé une vaste correspondance qui a fait l'objet d'une publication lors du vingtième anniversaire de sa mort. Les lettres, de longueurs diverses, les cartes postales, les télégrammes couvrent une vie entière, des premiers mots écrits pour sa mère, aux derniers pour sa famille, *In God we trust, do we?* — au détour on découvre une lettre à Patrice Chéreau ou des notes pour les amis proches, Claude Stratz ou François Regnault. Ce serait presque une autobiographie. François Koltès — son frère — écrit à ce propos qu'il n'y aurait pas de biographie plus juste que celle que nous pouvons lire tout au long des cinq cents pages que constituent cet ouvrage. Le voyage y est source d'inspiration constante, de dépassement, de respiration et d'oubli. « J'ai tout vu par tes yeux — du moins autant que mon imagination a pu s'évader de la neige noire de la ville. Je voyage moi aussi: vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je suis éveillé et allongé ou dans le fauteuil », écrit-il en 1965 à sa mère qui parcourt le Togo; il a alors 17 ans. Mais son rapport au monde n'est pas seulement un rapport à un *ailleurs*, c'est aussi un regard porté sur soi. Ces lettres nous révèlent un univers à la fois réel, imaginaire et intime. Koltès y exprime le vertige du mouvement lié au voyage mental, autant que géographique. En 1983 à Paris, au moment de partir à nouveau pour le Sénégal, il écrit à un destinataire inconnu (sic!) qu'il désire « retourner voir où devraient être [ses] racines pour découvrir une nouvelle fois qu'elles n'y sont pas, et revenir ici pour prendre le temps de [se] les réinventer là-bas ». Mais sa correspondance est aussi parfois triviale ; adressées aux amis proches, certaines lettres disent les soucis et les bonheurs du quotidien, d'une vie en marge, à New York, Paris ou Marrakech. « Je fais des rencontres plus que je ne le désire, je chope toutes les maladies honteuses de l'univers... ». Le dramaturge se dit au long de ces cinq cents pages qui nous permettent d'appréhender son œuvre, théâtrale en premier lieu, avec un regard oblique qu'il n'aurait peut-être pas renié lui-même. À sa mère, en 1985, il écrit du Brésil pour partager ses doutes les plus profonds : « Je ressens le trouble que j'éprouve à chaque fois que je vais dans le ‹ tiers-monde ›, une terrible preuve de la relativité de nos soucis et nos préoccupations, la question qui se pose : pourquoi je viens là ? Et aussi celle de : pourquoi je n'y resterais pas ? » Ces questions sont au fondement de son œuvre, ces lettres l'éclairent.

Fragments d'intime. Amours, corps et solitudes aux marges urbaines

Pascale Jamoulle

/ Paris, La Différence, 2009, 263 p.
/ par Pierre Lepori

Il n'est pas facile de rendre compte de l'essai de Pascale Jamoulle, tant on souhaiterait pouvoir évoquer dans toute sa richesse, sans simplifications, le kaléidoscope des voix et des visages qu'il évoque. Étude socio-anthropologique certes — avec une prédilection pour des catégories bourdieusiennes comme l'« incorporation » —, mais surtout enquête sur le terrain, où l'« observation participante » alterne avec des récits de vie, restitués par l'autrice dans un style passionné. Les quartiers nord de Bruxelles, derrière la gare, sont le théâtre d'un métissage culturel qui met à l'épreuve les individus issus de la migration ou précarisés par la société: « quand les ressources sont faibles et le contrôle social prégnant, l'hybridité isole et discrédite ». Si l'entrelacement des destins individuels et collectifs est ici la règle, Jamoulle ne fait pas l'erreur de tout mélanger : elle nous accompagne pour une visite par étapes. Dans le milieu de la prostitution (assumée), avec le témoignage de trois travailleuses âgées, conscientes de leur statut d'observatrices des intimités bousculées de la rue ; dans le monde des squats et des sans-abri, où l'intimité est souvent dangereuse et soumise au risque de l'exploitation mutuelle ; dans les familles issues de l'immigration turque anatolienne, avec les dangers de replis communautaires et les crispations des identités de genres qui s'ensuivent. Émergent des trajectoires douloureuses, marquées par la drogue, les rapports de soumission et la violence, le désarroi. Mais également par de nouvelles stratégies de survie, des « bricolages identitaires », dans la précarité du nomadisme : Mehmet élabore son vécu en termes de possession (par les djinns) ; Marlène s'accommode d'une personnalité multiple (en arrivant ainsi à sauvegarder son couple lesbien) ; Ariel fuit dans l'imaginaire, par un récit fictionnel des origines qui lui permet de ne pas sombrer. Sans jugement aucun — et tout en prenant en compte l'immense souffrance psychique engendrée par l'exil et la paupérisation — l'autrice sait ainsi déceler les espaces de créativité « en marge » qui nous obligent à décadrer continuellement notre regard : « De nouvelles postures d'inquiétude, de contestation, d'innovation vont ébranler le champ clinique et social, déstabiliser les allégeances rigides aux modèles anciens et enclencher, nous l'espérons, une créativité interdisciplinaire pour répondre aux nouvelles souffrances anthropologiques, sociales et psychiques des jeunes et des familles contemporaines ».

Je tremble, ô Matador

Pedro Lemebel

/ Traduit de l'espagnol du Chili par Alexandra Carrasco, Paris, Denoël et D'ailleurs, 2004, 250 p.
/ par Elena Jurissevich

« La Fée de l'angle » — « La Folle d'en face » dans la traduction française — est un chanteur et un brodeur passionnel qui habite une maison délabrée de Santiago du Chili. Il accueille amoureusement dans son triplex tout en hauteur les caisses de « livres » que Carlos, un jeune universitaire, lui apporte régulièrement. En attendant de les reprendre, Carlos réunit aussi ses amis « étudier » dans la mansarde. […] Pour dénoncer la dictature avec ironie, Lemebel introduit une autre histoire, celle du couple Pinochet. Le dictateur, angoissé, gris comme les uniformes de ses soldats et comme ses cauchemars, homophobe, amateur de marches militaires dans sa résidence estivale du Cajón de Maipo, ne supporte plus les bavardages de sa femme. Et celle-ci ne jure que par le couturier Gonzalo, qui l'habille, la conforte dans sa sensibilité féminine, lui lit les cartes. Entre-temps, la Fée brode, pour la femme d'un commandant, une nappe de lin avec des chérubins et des oisillons qui s'envolent ; mais, quand elle saisit qu'elle sera souillée par le repas d'hommes sanguinaires, elle décide de ne pas honorer sa commande, dans un acte de résistance. Peu à peu Carlos retire les caisses de chez la Fée et celle-ci comprend que la fin de leur histoire approche. Il lui dévoile finalement une partie de la vérité et lui demande de choisir un mot de passe qui les reliera en cas de danger. La Fée le tire sans hésitation des chansons qui lui parlent de leur amour : « J'ai peur, matador ». Lorsque Carlos reprend la dernière caisse, longue comme un obus, nous sommes en septembre 1986 et le général Pinochet est victime d'un attentat non meurtrier revendiqué par le Frente patriótico Manuel Rodríguez. Carlos disparaît, la Fée est en danger, les camarades de Carlos lui imposent de partir. La Fée accepte, à la condition de revoir Carlos une dernière fois. Par sa réponse non violente à une dictature sud-américaine, par son histoire d'amour impossible entre un militant anti-régime et un travesti qui suit son cœur, *Tengo Miedo Torero* rappelle *Le Baiser de la femme araignée* de l'Argentin Manuel Puig (1976). Dans les deux romans, le « mâle » finit par chérir et désirer la *mariposa* pour sa consécration, son amour pour lui. Best-seller au Chili en 2001, porté sur les planches en 2005 et traduit en français, anglais, italien, *Tengo Miedo Torero* touche par la justesse de ses personnages, indépendamment de leur exagération, aussi bien que pour son style tendre comme les broderies paradisiaques de la Fée.

Shahada

Buhram Qurbani

/ Bittersuess Pictures, 2011, 89 min.
/ par Gonzague Bochud

Dans son premier long-métrage de fiction, le cinéaste germano-afghan Buhram Qurbani dresse le portrait de trois jeunes musulmans qui cherchent à concilier leur religion avec la modernité occidentale dans le Berlin d'aujourd'hui. Leurs histoires se croisent, sans vraiment se rencontrer, à la mosquée du quartier, dirigée par un imam d'origine turque. Ce dernier se veut moderniste et tente d'aider et conseiller au mieux les jeunes qui viennent le consulter. Maryam, sa fille, aime sortir en boîte, boire de l'alcool et s'amuser, jusqu'au jour où elle tombe enceinte. L'une de ses amies la pousse alors à avorter. Prenant ces événements comme une punition de Dieu, elle tombe dans un islam mystique et radical aux antipodes de celui prôné par son père, qui s'efforce pourtant de la soutenir. Sammi, jeune migrant nigérian, éprouve une attirance irrésistible pour Daniel, un de ses collègues de travail, mais rejette cette passion contraire aux préceptes de ses croyances ; Daniel, qui éprouve les mêmes sentiments et ne s'en cache pas, cherche à se rapprocher de lui en suivant les cours de l'imam à la mosquée. Quant à Ismail, père de famille et policier, il semble l'exemple parfait de l'intégration jusqu'au jour où il blesse une immigrée clandestine qui en perd son enfant. Culpabilisant, et l'ayant retrouvée par hasard, il cherche à se racheter et tente de la protéger de l'expulsion au risque d'en perdre son travail. Torturé entre devoirs et amour, il décide de quitter sa famille et sombre dans cette passion pour Leyla. En entrelaçant les trois récits avec beaucoup (parfois trop) d'adresse, dans la lumière gris-bleu d'une ville crépusculaire, le cinéaste raconte les doutes identitaires, les appels d'air et les replis d'une communauté humaine métissée, focalisant son attention, presque de manière romantique, sur la lutte inégale entre profession de foi (« Shahada » en arabe), intégration et envie de liberté individuelle.

COMITÉ DE RÉDACTION
Pierre Lepori (directeur), écrivain/traducteur et journaliste radiophonique, historien du théâtre.
Elena Jurissevich (rédactrice responsable), licenciée en Théologie à l'Université de Lausanne et ès Lettres à Genève, enseignante d'italien et poète.
Gonzague Bochud (administrateur), économiste d'entreprise ES.
Eric Devanthéry, metteur en scène.
Guy Poitry, enseignant de littérature française moderne aux Universités de Genève et de Berne, écrivain.
Jelena Ristic, doctorante en littérature française et études genre à l'Université de Lausanne.
Sylvain Thévoz, poète, ethnologue et théologien.

COMITÉ DE DIFFUSION
Guy Chevalley, Pawel Kurpios (responsable),Camille Luscher, Sebastiano Marvin.

WEBMASTER
Sebastiano Marvin

CORRECTION
Martine Paratte Jaimes

COMITÉ DE SOUTIEN
Alexandre Barrelet, Marie Caffari, Danielle Chaperon, Stéphanie Cudré-Mauroux, Martine Hennard Dutheil de la Rochère, Bernard Lescaze, Daniel Maggetti, Jérôme Meizoz, Michèle Pralong, Fabio Pusterla, Jean Richard (éditeur), Silvia Ricci Lempen (présidente de l'Association Hétérographe), Anne-Catherine Sutermeister, François Wasserfallen †.

CONCEPTION GRAPHIQUE ET MAQUETTE
Isabelle Guillaume, isabelleguillaume@mac.com

PARTENAIRE PRESSE
Le Courrier, www.lecourrier.ch

REMERCIEMENTS

Gloria Anzaldúa, texte tiré de *Borderlands/La Frontera : The New Mestiza*. Copyright © 1987, 1999, 2007, 2012 by Gloria Anzaldúa. Merci à l'éditeur Aunt Lute Books, pour les droits de reproduction, ainsi qu'à Prisca Agustoni (au Brésil) pour nous avoir signalé ce texte détonnant.

Jean Sénac, texte inédit (Alger, Bibliothèque nationale d'Algérie ; © Jacques Miel). Nous remercions très chaleureusement M. Hamid Nacer-Khodja, qui nous a proposé ce manuscrit et fourni les informations le concernant ; M. Jacques Miel, qui nous a accordé généreusement les droits de reproduction ; et Mme Christiane Chaulet-Achour, qui nous a mis en rapport avec eux ainsi qu'avec Mme Marie Virolle.

Elvira Dones, extrait tiré de *Vergine Giurata*, Milano, Feltrinelli, 2007. Nous adressons nos remerciements chaleureux à l'autrice, à son agent Roberto Santachiara et à l'éditeur pour les droits de traduction.

Pedro Lemebel, texte inédit en français, initialement publié en 1990 dans la revue *Pagina abierta* et repris dans *Loco afán. Crónicas de sidario*, Santiago, LOM, 1996. Nos plus vifs remerciements vont à Yasmina Tippenhauer qui nous a fait connaître cet auteur et a bien voulu revoir notre traduction, ainsi qu'à l'auteur pour les droits de traduction.

Fouad Maazouz, photographies (© Fouad Maazouz). C'est sur le conseil de M. Aziz Daki, de la Galerie d'Art L'Atelier 21 à Casablanca, que nous nous sommes adressés à Fouad Maazouz ; nous tenons à lui exprimer ici notre profonde gratitude.

Piero Coppo, texte traduit et adapté du volume *Etnopsichiatria*, Milano, Il Saggiatore / Flammarion, 1996, avec nos remerciements à l'auteur pour la cession des droits.

LA REVUE *HÉTÉROGRAPHE* EST PUBLIÉE GRÂCE AU SOUTIEN DE

prohelvetia

MIGROS
pour-cent culturel

Ville de Genève – Département de la culture

www.heterographe.com
www.facebook.com/heterographe

ABONNEMENT ANNUEL (2 NUMÉROS)
CHF 40.– (Suisse)
€ 45.– (Étranger)
admin@heterographe.com

ACHAT EN LIGNE
www.heterographe.com (paiement sécurisé par PayPal)
www.lcdpu.fr/revues/heterographe
(France/Belgique, paiement par carte de crédit)

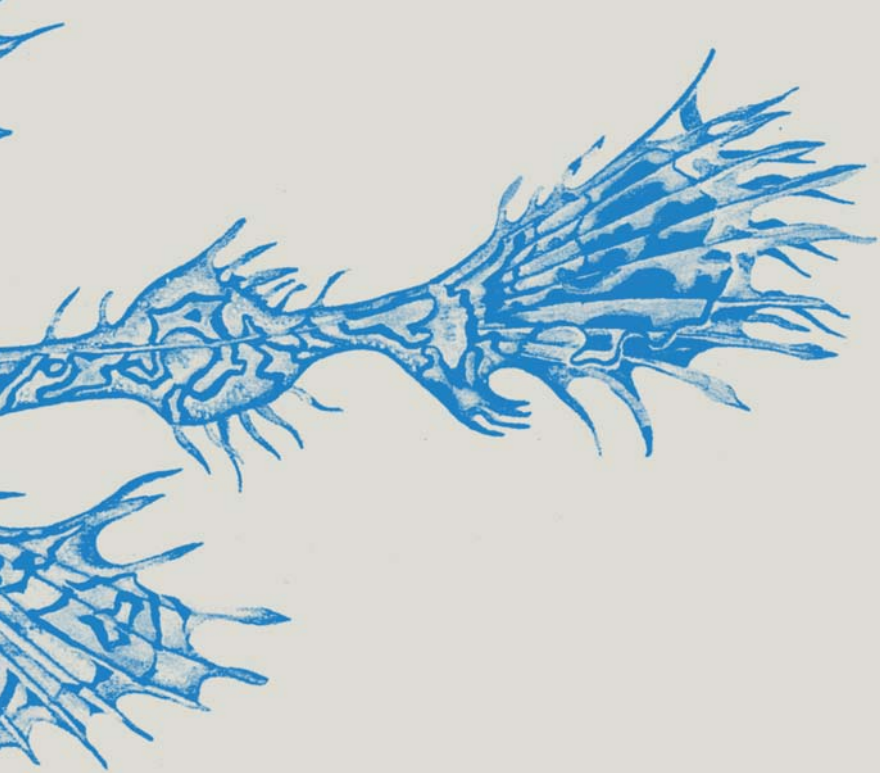
CONTACT
www.heterographe.com
Hétérographe
Revue des homolittératures ou pas :
Avenue Montagibert 10
1005 Lausanne, Suisse
Téléphone : +41 (0)21 323 03 67
info@heterographe.com

Vous pouvez joindre un membre de la rédaction par courriel
avec son prénom suivi de @heterographe.com

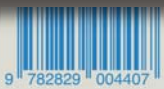
ADMINISTRATION
Association Hétérographe
Revue des homolittératures ou pas :
Case postale 231
1705 Fribourg, Suisse
Téléphone : +41 (0)78 659 87 81
admin@heterographe.com

ÉDITEUR ET DIFFUSEUR
Éditions d'en bas
Rue des Côtes-de-Montbenon 30
1003 Lausanne
Téléphone : +41 (0)21 323 39 18
enbas@bluewin.ch
www.enbas.ch

ISSN : 1662-3150
ISBN : 978-2-8290-0440-7



Prix CHF 15.–
ISBN : 978-2-8290-0440-7



ÉDITIONS
D'EN BAS